

LA REVUE REFORMEE

Jérémie CAVIN Bonhoeffer, disciple jusqu'au bout du risque	1
Matthieu GIRALT Sens de la divinité et conscience dans la connaissance de Dieu chez Calvin	37
Eric KAYAYAN Heureux celui qui veille... Apocalypse 16	65
Olivier BARRUCAND <i>Pallio divina</i> : quelques réflexions spirituelles sur le vêtement	85

N° 303 – 2022/3 – JUILLET 2022 – TOME LXXIII – 4 FOIS/AN



La Revue réformée

publiée par

l'association LES ÉDITIONS KERYGMA

33, avenue Jules Ferry, 13100 AIX-EN-PROVENCE

CCP MARSEILLE 0282074S029/77 Éditions Kerygma/Revue réformée

IBAN : FR21 2004 1010 0802 8207 4S 029 77

BIC : PSSTFRPPMAR

Comité de rédaction

R. BERGEY, P. BERTHOUD, J.-P. BRU, D. COBB, D. BERGÈSE

Y. IMBERT, M. JOHNER, G. KWAKKEL, P. WELLS, R. DE SOUSA, P.-S. CHAUNY

J.-M. GENET (correcteur)

Comité de référence

G. CAMPBELL, W. EDGAR, F. HAMMANN, H. KALLEMEYN

Site internet : J.-M. MERMET

Editeur : Jean-Philippe BRU

jphilbru@gmail.com

LA REVUE RÉFORMÉE a été fondée en 1950 par le pasteur Pierre MARCEL.

Depuis 1980, la publication est assurée par la Faculté Jean Calvin d'Aix-en-Provence,
«avec le concours de pasteurs, docteurs et professeurs des Eglises et Facultés de théologie
réformées françaises et étrangères».

LA REVUE RÉFORMÉE se veut «théologique et pratique» ;

elle est destinée à tous ceux — fidèles, conseillers presbytéraux et pasteurs —
qui ont le souci de fonder leur témoignage, en paroles et en actes, sur la vérité biblique.

Bonhoeffer

Disciple jusqu'au bout du risque¹

Jérémie CAVIN

Pasteur de l'Eglise réformée baptiste de Lausanne

Introduction

Il y aurait de quoi écrire des romans et réaliser des films sur Dietrich Bonhoeffer ! Le parcours de vie de ce pasteur et théologien allemand est tout à fait atypique : on compte certainement sur les doigts de la main (et encore !) le nombre de pasteurs ayant œuvré comme agents doubles et espions, dans le but de participer à un complot visant à assassiner un dictateur. Mais au-delà de l'aspect palpitant de cette biographie hors normes, la vie de Dietrich Bonhoeffer nous adresse des questions captivantes : un chrétien est-il en droit d'entrer en résistance contre un Etat totalitaire ? est-il légitime de mentir quand la fin semble justifier les moyens ? à quel point une Eglise peut-elle tolérer l'ingérence de l'Etat ? Dieu adresse-t-il des appels particuliers à des hommes qu'il entend utiliser pour des causes extraordinaires ? à quoi peut ressembler l'engagement d'un disciple de Jésus-Christ dans un contexte hostile au christianisme ?

¹ Article adapté d'une conférence donnée par l'auteur en juillet 2021 lors du camp d'été des Eglises réformées baptistes de Suisse romande et de France, disponible ici :

<https://reformeesbaptistes.ch/portail/messages/message/bonhoeffer-le-pasteur-qui-voulait-aussi-tuer-hitler>

Autant de questions auxquelles Bonhoeffer a beaucoup réfléchi... et au sujet desquelles il a beaucoup écrit, ce qui contribue aussi à rendre ce personnage particulièrement intéressant : sa réflexion théologique et éthique comporte à maints égards des aspects peu entendus chez d'autres penseurs. Il nous stimule intellectuellement. Mais il nous met également au défi par rapport à notre propre vie : son engagement et son courage sont exemplaires et nous interrogent quant à notre propre zèle pour Dieu.

Par où donc commencer ? Ce qui, peut-être, permet de relier l'ensemble de la vie et des écrits de Bonhoeffer, c'est le mot « tout ». Par sa vie et sa théologie, Bonhoeffer nous appelle à ne pas vivre les choses à moitié, mais avec « totalité ». Pour lui, Jésus-Christ est le Seigneur de tout. La réalité que nous devons saisir n'est pas « le monde contre Christ », mais Christ qui règne sur l'ensemble du monde par l'intermédiaire de l'Eglise et des chrétiens.

Cela implique, sur le plan personnel, que le chrétien ne vit pas sa foi de manière individuelle, seul dans son coin avec sa Bible, mais qu'il s'engage dans la société. Ainsi, sur le plan communautaire, l'Eglise ne se contente pas de végéter dans une forme de conformisme ou de médiocrité. Elle cherche à vivre l'Evangile en cultivant en son sein des relations fraternelles profondes et, en dehors de ses murs, par son engagement dans le monde. Bref, la vision du monde de Bonhoeffer est celle de chrétiens qui suivent Christ quel qu'en soit le coût, jusqu'au bout, portant leur croix et aspirant à ce que la foi chrétienne imprègne tous les domaines de l'existence.

Les personnes intéressées par la vie de Bonhoeffer auront à disposition plusieurs biographies volumineuses, des analyses intéressantes de sa vie et de sa théologie et, bien entendu, beaucoup de ses écrits dont l'empreinte a marqué l'histoire. Bonhoeffer a rédigé non seulement des ouvrages de réflexion,

mais aussi de nombreuses **lettres** et journaux personnels qui nous sont parvenus. Les sources ne manquent donc pas.

Il faut encore relever, en préambule, que Bonhoeffer ne fait pas l'unanimité aujourd'hui dans le monde protestant confessant et évangélique. Des critiques ont notamment été émises contre la biographie d'Eric Metaxas², non qu'elle manquerait de rigueur, d'intérêt ou de profondeur (c'est au contraire un travail très bien documenté), mais parce qu'elle peut à certains égards nous donner l'impression que Bonhoeffer était finalement « comme nous ». Cette conception des choses a ainsi été critiquée, parfois, par ceux qui voient en Bonhoeffer un homme trop influencé par Karl Barth, et donc assez éloigné de la théologie réformée classique et biblique³.

Il est vrai que, sur quelques points théologiques précis, Bonhoeffer développe sa pensée d'une manière surprenante et qu'il doit être lu avec un certain discernement. En même temps, on ne peut qu'admirer la pertinence de sa vision du monde et sa manière de faire interagir la théologie avec la réalité. On ne peut qu'être agréablement encouragé et remis en question par son insistance à considérer Christ comme le Seigneur de tout et par ses exhortations adressées à l'Eglise à être véritablement l'Eglise. Bonhoeffer n'était pas un théologien libéral, mais un homme de Dieu, qui avait compris l'Evangile et le salut⁴. On pourrait débattre encore longtemps de ces questions, mais l'objectif de cet article n'est pas là : nous souhaitons plutôt méditer sur l'exemple de foi, d'engagement et

² Eric Metaxas, *Bonhoeffer : pasteur, martyr, prophète, espion*, Première Partie, 2014. A noter que beaucoup d'éléments descriptifs et factuels de cet article se basent sur cette excellente biographie.

³ Voir par exemple l'article de Tim Challies, *Counterfeit Bonhoeffer*, publié en 2011 sur son blog : <https://www.challies.com/articles/counterfeit-bonhoeffer/>

⁴ Dans ce sens, voir l'analyse très intéressante que Georg Huntemann fait de Bonhoeffer, adoptant une ligne qui va plutôt dans le même sens que Metaxas : Georg Huntemann, *The Other Bonhoeffer : An Evangelical Reassessment of Dietrich Bonhoeffer*, Baker Pub Group, 1993.

de courage d'un homme brillant qui, à bien des égards, devrait nous interroger sur notre propre engagement. La vie et les écrits de Bonhoeffer n'ont peut-être jamais été aussi pertinents qu'aujourd'hui.

1. Son enfance et le contexte où il a grandi

Il y aurait beaucoup à dire au sujet de l'enfance de Bonhoeffer, et nous renvoyons le lecteur à la biographie de Metaxas⁵. Mais il n'est pas inutile, ici, de relever quelques éléments de ses premières années de vie qui nous permettent de comprendre comment, dès son plus jeune âge, Bonhoeffer a été enseigné dans un cadre de valeurs qui l'a probablement marqué.

Le contexte familial : une vision du monde biblique et équilibrée

Dietrich Bonhoeffer naît en 1906 à Breslau, une ville appartenant à l'époque à la Prusse, aujourd'hui sur territoire polonais. Les grands-parents et parents de Bonhoeffer étaient des personnalités reconnues, engagées au plus haut niveau de la société : psychiatres, artistes, musiciens, docteurs, hommes de loi. Son père exerce comme psychiatre et jouit d'une excellente réputation. Alors que le petit Dietrich est âgé de 6 ans, sa famille déménage à Berlin, où il passe la majeure partie de son enfance et de son adolescence. Le père de Dietrich, contrairement à sa mère, n'était visiblement pas chrétien, au sens de « régénéré ». Mais les valeurs de cette famille restent traditionnelles et sont marquées par une vraie culture chrétienne. Chez les Bonhoeffer, on lit la Bible et on chante des chants chrétiens.

⁵ Eric Metaxas, *op. cit.*, p. 17-59.

Même s'il faut rester prudent et ne pas emprunter des raccourcis, en alléguant que l'enfance a complètement déterminé ce que le jeune Dietrich allait devenir, les valeurs inculquées ont certainement influencé sa vision du monde. On enseigne aux enfants de l'humilité et de la simplicité, du dévouement et de la générosité. On leur inculque l'importance de ne pas parler pour ne rien dire, d'exercer leur réflexion et de se faire une opinion avisée sur les choses avant d'arriver à des conclusions définitives. Pour la maman de Dietrich, la foi doit être vécue d'une manière authentique, sincère : la piété est valorisée, la religiosité artificielle condamnée. La foi doit se manifester par des actes et avoir un impact sur la manière de vivre. En même temps, la famille Bonhoeffer se veut ouverte au monde, dans le bon sens du terme : on invite souvent des gens à la maison, on aime la musique et l'art, on s'engage dans la société, on s'intéresse à l'actualité. Une vision du monde plutôt équilibrée : Dietrich a grandi en apprenant qu'il faut vivre dans ce monde et s'y engager, tout en faisant preuve de discernement.

Le contexte politique : la montée au pouvoir du national-socialisme

Qu'en est-il du contexte historique et politique ? Nous l'avons dit, Bonhoeffer naît en 1906. Il est donc âgé de 8 ans quand éclate la Première Guerre mondiale.

Les Bonhoeffer n'étaient pas opposés à la guerre, mais ils ne la célébraient pas non plus [...]. Les Bonhoeffer étaient de sincères patriotes, mais ils n'affichèrent jamais la passion nationaliste de la plupart des Allemands. Ils conservaient un sens critique et un sang-froid qu'ils enseignèrent à leurs enfants⁶.

⁶ Eric Metaxas, *op. cit.*, p. 36-37.

De manière générale, en Allemagne, le soutien au pays est bien sûr très fort pendant cette guerre. Deux frères de Dietrich mourront au combat.

La suite de l'histoire est connue : l'Allemagne perd la guerre et les conditions imposées par les Alliés lors du Traité de Versailles, en 1919, sont douloureuses. L'Allemagne doit abandonner de nombreux territoires et même renoncer à la majeure partie de la Pologne. Le traité exige des réparations exorbitantes en termes financiers et matériels. Il demande en outre à l'Allemagne d'accepter officiellement de porter la seule responsabilité de la guerre et l'oblige à réduire sa force militaire à presque rien.

On ne peut pas entrer dans les détails de tous les débats politiques de l'époque en Allemagne (notamment avec les vétilles communistes et les faiblesses de la nouvelle République de Weimar). Les Allemands sont humiliés, blessés dans leur orgueil et, pour beaucoup, insatisfaits de la situation politique. Plusieurs aspirent à une « vengeance » et attendent une vraie autorité, un véritable leader. Les années passent et, dans ce contexte, le parti national-socialiste d'Adolf Hitler progresse. Lors des élections de septembre 1930, les nazis obtiennent 107 sièges au parlement et deviennent le deuxième parti politique du pays.

Moins de trois ans plus tard, en janvier 1933, Hitler deviendra le chancelier d'Allemagne, démocratiquement élu. Les choses vont rapidement empirer. Après l'incendie du Reichstag, qui est un coup monté, le président Hindenburg accepte la suspension de nombreuses libertés individuelles. Hitler a alors tout loisir, en toute légalité, de museler la presse, de limiter les rassemblements publics et d'enterrer progressivement la démocratie en Allemagne. En juin 1934, au cours de la trop célèbre Nuit des longs couteaux, le Führer fait assassiner des centaines d'opposants au régime.

Voilà en quelques mots le contexte dans lequel Bonhoeffer a vécu. Lorsque se produisent ces événements qui accélèrent la venue au pouvoir de Hitler puis son hégémonie croissante, dans les années 1930 à 1934, Dietrich est donc âgé de 24 à 28 ans. Avec du recul, on doit certainement constater que Dieu a utilisé cet homme hors du commun, aux convictions fortes, dans ce contexte impitoyable, pour montrer l'exemple à l'Eglise allemande et aux chrétiens de son temps, comme à ceux des générations ultérieures, d'une vie chrétienne vécue jusqu'au bout. Mais revenons un peu en arrière et voyons comment Dieu l'a préparé, et comment, dans un premier temps, Dietrich Bonhoeffer en est arrivé à vouloir étudier la théologie puis à devenir pasteur.

2. Sa théologie et son ministère pastoral

Un pasteur engagé dans le « vrai monde »

Très tôt, à l'âge de 14 ans déjà, Bonhoeffer déclare à sa famille qu'il veut devenir théologien. Pour certains membres de sa famille, c'est difficilement acceptable. Eric Metaxas rapporte qu'à un moment donné, un des frères de Bonhoeffer le taquine, en parlant de l'Eglise comme d'une « institution de petits bourgeois, pauvre, faible et ennuyeuse ». Dietrich aurait répondu : « Dans ce cas, je vais devoir la réformer. » A un autre de ses frères, encore plus sceptique, il aurait déclaré : « Même si tu devais m'arracher la tête, Dieu existerait toujours. »⁷

Bonhoeffer suit donc cette voie et entreprend un cursus théologique à l'université, pour obtenir son doctorat à l'âge de 21 ans. Il respecte ses enseignants, des professeurs libéraux

⁷ Eric Metaxas, *op. cit.*, p. 56-57.

(avec, comme « tête d'affiche », le célèbre Adolf von Harnack), mais il n'hésite pas à les contredire et à signifier son désaccord. Le jeune étudiant est aussi influencé par Barth qui, à l'époque, dans ce contexte très libéral, s'avère être en réalité un conservateur qui s'érite contre la théologie libérale et la méthode historico-critique.

A la fin de ses études, Bonhoeffer s'interroge sur son avenir : doit-il rester à l'université et s'engager dans une carrière académique, ou devenir pasteur ? Quand on lui propose un poste pastoral dans une Eglise allemande de Barcelone, il accepte. Il a 22 ans.

A cette période, on voit déjà chez Dietrich Bonhoeffer un désir de ne pas cantonner la théologie dans des bureaux et des bibliothèques : les vérités bibliques ne doivent pas limiter leur influence aux Eglises, mais imprégner la société. Metaxas rapporte que Bonhoeffer, en chemin vers Barcelone, fait une halte à Paris et y voit des prostituées. Il écrit alors : « Il est plus facile pour moi d'imaginer un meurtrier qui prie, une prostituée qui prie, qu'une personne vaniteuse en train de prier. Rien n'est plus en désaccord avec la prière que la vanité. »⁸ Et puis, à Barcelone, il s'engage dans une organisation caritative allemande pour venir en aide aux pauvres et aux exclus.

Ces réflexions et ces engagements correspondent à ce dont il est intimement convaincu et qui, encore une fois, apparaît visiblement comme un fil rouge de sa pensée et de sa vie : le chrétien doit s'engager, ici et maintenant, et il doit le faire jusqu'au bout. A Barcelone, il déclare un jour dans une prédication :

Dieu veut voir des êtres humains, pas des fantômes qui évitent le monde. Dans toute l'histoire du monde, il n'existe qu'une

⁸ Journal de Bonhoeffer, cité par Eric Metaxas, *op. cit.*, p. 100.

heure vraiment importante : l'heure présente. Si vous voulez trouver l'éternité, vous devez servir dans le temps⁹.

En 1930, il se rend pour la première fois aux Etats-Unis, dans le but d'étudier... encore. Mais il s'avère que l'institut théologique qu'il rejoint est pétri de libéralisme. Bonhoeffer exprime non seulement son irritation devant cette théologie, mais aussi son dégoût pour le manque de sérieux des étudiants. Il écrit dans une correspondance :

A New York, ils prêchent sur pratiquement tous les sujets. Un seul n'est jamais abordé, ou si rarement que je n'ai jusqu'ici pas encore eu l'occasion de l'entendre : l'Evangile de Jésus-Christ, la croix, le péché et le pardon, la mort et la vie¹⁰.

Dans ce contexte, Bonhoeffer « tombe » un jour sur une communauté afro-américaine, où il entend enfin l'Evangile prêché avec vérité et conviction. Il en est visiblement marqué, et cette expérience le fait mûrir, ainsi que le révèle cette lettre écrite à une amie en 1936 :

J'étais alors affreusement seul et livré à moi-même. C'était terrible. C'est alors que quelque chose d'autre est survenu, quelque chose qui a changé et bouleversé ma vie jusqu'à aujourd'hui. Pour la première fois, j'en vins à la Bible. Cela aussi est terrible à dire. J'avais déjà souvent prêché, j'avais déjà vu beaucoup de choses de l'Eglise, j'avais parlé et écrit là-dessus... et je n'étais pas encore devenu un chrétien, mais restais mon propre maître, totalement réfractaire et insoumis. J'étais très satisfait de moi-même en toute sérénité. La Bible m'a libéré de tout cela et, en particulier, le Sermon sur la montagne. Depuis, tout a changé. Je l'ai nettement senti et d'autres autour de moi. Ce fut une

⁹ Eric Metaxas, *op. cit.*, p. 111.

¹⁰ *Ibid.*, p. 142.

grande libération. J'ai clairement compris que la vie d'un serviteur de Jésus-Christ doit appartenir à l'Eglise. Et pas à pas s'est précisée cette exigence absolue¹¹.

Fort de ces expériences visiblement indélébiles, Bonhoeffer, de retour en Allemagne, se remet à enseigner la théologie, mais il s'attelle à cette tâche dans la perspective de faire des étudiants non pas seulement des théologiens, mais des disciples. Lui-même montre l'exemple en sortant de sa zone de confort : sa porte est ouverte pour des discussions et débats avec ses élèves. Comme si cela ne suffisait pas, il accepte d'enseigner à une classe de confirmants, dans un quartier difficile de Berlin. Son public : des adolescents plutôt mal élevés et aux conditions de vie précaires. Mais Bonhoeffer gagne leur respect en déménageant dans le quartier en question, en les accueillant chez lui et en leur apportant une aide concrète. On retrouve une fois de plus sa foi vécue, incarnée, qui se donne et ne se cantonne pas aux hautes sphères du débat intellectuel.

*La Bible ne doit pas être seulement étudiée,
mais appliquée*

Alors, quel genre de théologien était Bonhoeffer ? Sa force n'est probablement pas sa rigueur théologique. Ce n'est pas un systématicien de la même veine que Jean Calvin, qui a su exposer clairement les vérités bibliques, de manière structurée, cohérente et avec le souci de la précision. Il n'est visiblement pas parti de la théologie pour l'appliquer à la réalité, mais de la réalité pour chercher à la comprendre et à la « féconder » par la Parole de Dieu. Bonhoeffer a réfléchi globalement au contexte qui l'entourait (un contexte difficile et même redoutable), désireux d'aider l'Eglise et les chrétiens à y vivre. Sa

¹¹ Lettre de Finkenwalde le 27 janvier 1936, DBW 14, p. 113, citée dans Dietrich Bonhoeffer, *Vivre en disciple. Le prix de la grâce*, Labor et Fides, 2009.

théologie s'est ainsi construite peu à peu, au travers des années, en fonction des circonstances de son temps, qui l'amenaient à cogiter sur des enjeux concrets. Il n'est ainsi pas aussi irréprochable théologiquement que ne le sont les docteurs, penseurs et pasteurs « bien droits comme il faut » que nous prenons habituellement comme références. Il est très certainement resté en partie barthien. Mais les libéraux de son siècle le considéraient comme bien trop conservateur et ne se privaient pas de le critiquer pour cela.

La citation suivante, tirée d'un écrit de 1936 à son beau-frère, qui est libéral, nous démontre que Bonhoeffer et les libéraux n'ont pas du tout les mêmes présupposés :

Nous ne pouvons pas simplement lire la Bible, comme n'importe quel autre livre. Nous devons réellement nous préparer à ce qu'elle nous enseigne [...]. Et j'aimerais te dire maintenant tout à fait personnellement que depuis que j'ai appris à lire la Bible de cette façon, et cela ne fait pas très longtemps, elle devient, à mes yeux, chaque jour plus merveilleuse. Je la lis matin et soir, et également souvent pendant la journée¹².

Pour lui, la Bible ne devait pas être vue comme un livre qu'il faut critiquer et décortiquer, mais comme la Parole de Dieu, qui fait autorité et à laquelle il faut se soumettre pour qu'elle nous transforme et transforme le monde.

Bonhoeffer laisse de lui l'image d'un homme de Dieu qui, malgré certains angles morts dans sa théologie, aimait Dieu, Christ, l'Evangile, et voulait vivre sans compromis pour ce qu'il croyait. Comme tout croyant, il a cheminé, évolué... et ce cheminement l'a certainement dirigé dans la bonne direction, même si nous aurions pu souhaiter qu'il le conduise encore plus loin. Il faut dire aussi que les écrits que nous avons hérités de lui ne nous permettent pas de mettre Bonhoeffer

¹² Cité par Eric Metaxas, *op. cit.*, p. 178.

« dans une case ». En effet, sa pensée nous est léguée essentiellement sous la forme de fragments : pas nécessairement des œuvres complètes ou des pensées abouties, mais une multitude de réflexions qui font interagir la réalité avec la théologie. Ce qui fait la force de toute sa pensée, c'est donc justement sa théologie « globale », qui voit Christ comme le Seigneur de tout et la vie chrétienne comme impliquant un engagement total et sans compromis pour Dieu. Ce qui nous conduit à notre prochain point.

3. Sa vision de la vie chrétienne

Vivre dans le compromis ? Impossible !

Du temps de Bonhoeffer, les « chrétiens de nom » sont légion. Comme nous allons le constater un peu plus loin, beaucoup d'entre eux ne voient aucun problème à laisser Hitler et les nazis prendre le pouvoir, et même à accommoder leur théologie aux idées du national-socialisme. Très vite, Bonhoeffer s'y oppose avec force, parce qu'une idée fixe l'habite : être un chrétien, c'est être un disciple de Christ, c'est faire de lui son seul maître, que l'on suit envers et contre tout.

Déjà à Barcelone, alors qu'il n'est qu'un jeune pasteur de 22 ans, il déclare, lors d'une conférence :

On admire le Christ selon des critères esthétiques comme un génie esthétique. On le désigne comme étant le plus grand moraliste. On admire qu'il aille à la mort pour ses idées comme un sacrifice héroïque. Mais il y a une seule chose que nous ne faisons pas : le prendre au sérieux¹³.

Dans cette même conférence, Bonhoeffer dénonce la religion morte, artificielle, sans contenu, et il affirme que le chris-

¹³ Cité par Eric Metaxas, *op. cit.*, p. 113.

tianisme est bien plus qu'un ensemble de règles de comportement ou de morale. Le chrétien n'est pas d'abord religieux, il est un disciple. Dire « Seigneur, Seigneur ! » ne suffit pas.

Cette idée chemine en lui, se développe au fil des années. Un peu plus tard, quand il enseigne à Berlin, ses cours de théologie sont bien différents de ceux des libéraux, parce qu'il exhorte ses étudiants non seulement à étudier la Bible, mais à agir en fonction d'elle, quelles qu'en soient les conséquences : « Quand vous lisez la Bible, vous devez vous dire qu'ici et maintenant Dieu est en train de vous parler »¹⁴, enseigne-t-il.

Un élément marquant de la vie de Bonhoeffer, c'est son engagement dans des séminaires pour étudiants et futurs pasteurs. Nous sommes au milieu des années 1930. L'Eglise de l'Etat, « nazifiée » jusqu'aux os, exige que tous les étudiants en théologie prouvent leur appartenance à la race aryenne. Accepter ce compromis est impensable pour Bonhoeffer. Quelques mois plus tôt, l'Eglise confessante a été créée (nous y reviendrons). Bonhoeffer s'engage alors pour diriger des séminaires, sous l'égide de l'Eglise confessante... et de manière tout à fait illégale. Cela prend tout son sens dans cette situation de crise, caractérisée par une intense pression sur l'Eglise.

Bonhoeffer ne cessera de marteler à ses étudiants qu'ils doivent être des disciples consacrés. Il écrit à son frère aîné :

Quand j'ai commencé à étudier la théologie, l'idée que j'en avais était bien différente, probablement plus intellectuelle [...]. Je crois avoir raison de dire que je n'arriverai à atteindre une véritable clarté et honnêteté intérieures qu'en commençant à prendre au sérieux le Sermon sur la montagne [...]. La restauration de l'Eglise dépend nécessairement d'un nouveau type de monachisme, qui n'a rien en commun avec l'ancien, mais fondé sur une vie de disciple véritable, n'acceptant aucun compromis, et

¹⁴ *Ibid.*, p. 169.

suivant le Christ en ayant pour modèle le Sermon sur la montagne¹⁵.

Bonhoeffer avait compris ce dont tout chrétien devrait constamment se souvenir : l'Eglise véritable ne peut pas perdurer si elle est composée de chrétiens qui vivent dans le compromis.

Vivre en disciple : une exigence pour tout chrétien

Dans le cadre de ces séminaires, Bonhoeffer rédige l'ouvrage *Vivre en disciple. Le prix de la grâce*¹⁶, l'une de ses œuvres les plus remarquées et les plus remarquables. La première partie de ce livre est consacrée à l'appel de Jésus aux disciples : « Suis-moi ! », et à la vie qui est attendue de ceux que Jésus a ainsi appelés. Dans la deuxième partie, il réfléchit à ce qu'est l'Eglise, à partir des épîtres de l'apôtre Paul. Sur quelques points, on doit relever certaines inexactitudes théologiques, et l'on constate par exemple que Bonhoeffer n'a pas l'air complètement au clair sur le rapport entre la foi et les œuvres. Mais en dépit de ces bémols, le message de ce grand classique est frappant, interpellant et extrêmement stimulant pour la foi.

En effet, tout chrétien authentique a lui aussi entendu un jour cet appel que le Christ lui a adressé : « Suis-moi ! » Il est alors devenu un disciple, qu'il en soit conscient ou non. Cet appel, que l'on pourrait identifier, dans notre théologie réformée, avec l'appel efficace, a marqué une rupture avec notre ancienne vie : nous ne vivons plus pour nous-mêmes, mais pour Christ qui nous a appelés à le suivre. La force de Bonhoeffer, c'est le côté crédible de cet enseignement, car il ne fait pas que prêcher la vie de disciple : il va la vivre. Son appel à suivre Christ le conduira à la mort en martyr. Comme il le relève bien dans son ouvrage, l'appel de Christ ne conduit pas

¹⁵ *Ibid.*, p. 327.

¹⁶ Dietrich Bonhoeffer, *Vivre en disciple. Le prix de la grâce*, Labor et Fides, 2009.

chacun à la même existence, aux mêmes renoncements et aux mêmes sacrifices. Mais tout chrétien est un disciple, et tout disciple doit être prêt à vivre pour Christ, à sa suite, et non plus pour lui-même.

Pour illustrer cette nécessité du discipulat, Bonhoeffer dresse un contraste entre la grâce à bon marché et la grâce coûteuse :

La grâce à bon marché, c'est la justification du péché et non du pécheur. Puisque la grâce fait tout toute seule, tout peut donc rester comme avant. Que le chrétien vive donc comme le monde, qu'il soit en toutes choses semblable au monde et qu'il ne s'avise surtout pas de mener sous la grâce une vie différente de celle qu'on mène sous le péché ! La grâce à bon marché, c'est la prédication du pardon sans repentance, c'est le baptême sans discipline ecclésiastique, c'est la cène sans confession des péchés. La grâce à bon marché, c'est la grâce sans la marche à la suite de Jésus, la grâce sans la croix¹⁷.

Bonhoeffer est dépité par cette mentalité, tellement répandue de son temps en Allemagne : les chrétiens et les Eglises ont oublié que suivre Jésus comporte un coût et conduit inévitablement au renoncement à soi. Or, répète Bonhoeffer, la grâce est coûteuse : déjà dans le sens que Jésus a payé le prix fort pour nous appeler à sa suite, mais aussi dans le sens que nous sommes maintenant conviés à oublier notre « moi » et à vivre pour lui, quoi qu'il en coûte :

La grâce qui coûte, c'est le trésor caché dans le champ : à cause de lui, l'homme va et vend joyeusement tout ce qu'il a ; c'est la perle de grand prix : pour l'acquérir, le marchand abandonne tous ses biens ; c'est la royauté du Christ : à cause d'elle, l'homme s'arrache l'œil qui est pour lui une occasion de chute ; c'est l'appel de Jésus-Christ : en l'entendant, le disciple abandonne ses filets et le suit. Elle coûte, parce qu'elle appelle à de-

¹⁷ Dietrich Bonhoeffer, *Vivre en disciple*, op. cit., p. 24.

venir disciple à la suite de Jésus ; elle est grâce, parce qu'elle appelle à suivre Jésus-Christ. Elle coûte, parce qu'elle coûte à l'être humain le prix de sa vie ; elle est grâce, parce que, alors seulement, elle offre la vie à l'homme¹⁸.

Vivre le renoncement : un impératif

Dans la suite du livre, Bonhoeffer poursuit sa réflexion et nous bouscule un peu, notamment lorsqu'il médite sur ce verset de Marc 8.34 : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. » Renoncer, dit Bonhoeffer, ce n'est pas seulement se martyriser soi-même, c'est « ne connaître que le Christ, ne plus se voir soi-même, mais lui seul qui nous précède, ne plus regarder non plus au chemin trop pénible pour nous »¹⁹. Porter sa croix, c'est s'oublier soi-même. Et cette croix est une souffrance nécessaire pour le chrétien. C'est ce qui distingue l'existence bourgeoise (on pourrait dire les chrétiens de nom) de l'existence chrétienne. Cette souffrance est imposée à chaque chrétien, mais Dieu prescrit une part différente à chacun.

La première souffrance, c'est l'appel qui nous convie à sortir des attachements du monde : « La croix n'est pas le terrible aboutissement d'une vie pieuse et heureuse, mais elle est dressée au commencement de la communion avec Jésus-Christ. Tout appel du Christ conduit à la mort. »²⁰ Puis Bonhoeffer analyse le Sermon sur la montagne et en tire les implications pour le disciple. On ne peut s'empêcher de voir la différence, le gouffre même, qui existe entre cette conception de la vie chrétienne (biblique !) et celle, triomphaliste, qui est parfois proclamée lors de certains événements d'évangélisation ou même dans les Eglises, avec des promesses que la vie avec Christ sera faite d'abondance, de victoires, de prospérité...

¹⁸ *Ibid.*, p. 25.

¹⁹ *Ibid.*, p. 68.

²⁰ *Ibid.*, p. 69.

Par cet enseignement à partir du Sermon sur la montagne, Bonhoeffer confirme ce qu'il a visiblement toujours pensé et toujours voulu vivre, à savoir cette notion que Jésus-Christ est le Seigneur de tout et que la demi-mesure n'existe pas. Il faut toujours aller au bout. Au bout de ce que signifie être chrétien. Au bout de notre engagement. La foi n'est pas une réalité privée, qui n'aurait d'impact que sur ma vie intérieure. Non, la foi est une réalité qui change mes actes et l'orientation complète de ma vie. La foi est une réalité qui me pousse à m'engager dans ce monde. Mais tout ce programme de disciple n'est pas qu'une question personnelle : c'est une question d'Eglise. Cela nous conduit à notre quatrième partie.

4. Son Eglise

L'Eglise doit être une vraie communauté

Ce que Bonhoeffer a vécu pendant les années où il a dirigé les séminaires clandestins l'a conduit à écrire un autre ouvrage très connu : *De la vie communautaire*²¹. Le lecteur a peut-être relevé, dans une citation précédente, une allusion au « monachisme » : Bonhoeffer était animé du désir de vivre des temps à part, pour une période donnée, non dans l'optique de se retirer définitivement du monde, mais de passer quelques mois à vivre la foi chrétienne d'une manière particulièrement intense avec d'autres chrétiens. Il savait qu'il s'agissait là de moments privilégiés et était conscient que la « vie chrétienne normale » ne peut pas se vivre éternellement à l'écart du monde. Ce que Bonhoeffer a expérimenté et fait expérimenter à ses étudiants est néanmoins représentatif de sa manière de voir l'Eglise : une communauté.

²¹ Dietrich Bonhoeffer, *De la vie communautaire et Le livre de prières de la Bible*, Labor et Fides, 2002.

Fidèle à sa théologie, Bonhoeffer, dans son livre, ne dit pas d'abord « Vivez en communauté », comme s'il s'agissait d'un impératif à mettre en œuvre, mais plutôt « Soyez une communauté », comme étant une réalité déjà donnée, qu'il s'agit simplement de s'approprier. De même que nous *sommes* disciples, nous *sommes* une communauté. C'est un fait : « La fraternité n'est pas un idéal, mais une réalité donnée par Dieu », écrit-il²². Reste ensuite à « simplement » vivre selon cette réalité. Sur ce point encore, Bonhoeffer a vu juste. Il exprime en ses termes un enseignement biblique incontournable, au sujet de l'identité chrétienne, que l'on pourrait résumer ainsi : « Devenez qui vous êtes ! »

Ces temps intenses vécus avec ces futurs pasteurs dans un cadre protégé et chaleureux ont permis à Bonhoeffer de réfléchir au type de relations que l'on est censé trouver au sein des Eglises, entre frères et sœurs. Le chrétien est toujours à la fois un disciple appelé individuellement à suivre Dieu, et le membre d'une communauté de disciples.

Vivre l'Eglise, c'est aussi tisser des relations authentiques. Et c'est là un point fort de l'ouvrage de Bonhoeffer *De la vie communautaire*. Au cours des séminaires, il a tenu à ce que soit pratiquée la « confession des péchés » (l'ouvrage contient de très belles pages à ce sujet). Pour Bonhoeffer, il était important de voir la communauté comme une communauté de pécheurs pardonnés (*simul peccator, simul justus*, comme l'a formulé judicieusement Martin Luther) :

Dans la confession se produit l'accès à la communauté. Le péché veut être seul avec l'être humain. Il l'arrache à la communauté. Le péché veut rester ignoré. Il craint la lumière. Dans la pénombre des choses tues, il empoisonne l'être humain tout entier. Cela peut arriver en plein milieu de la communauté pieuse. Mais, par la confession, la lumière de l'Evangile fait irruption dans l'obscurité et la fermeture du cœur. Le péché doit être mis en

²² *Ibid.*, p. 32.

pleine lumière. C'est quand le péché est confessé en présence du frère chrétien que tombe le dernier rempart de l'autojustification²³.

Les exemples pourraient être multipliés, mais le lecteur a certainement compris ce qui tenait tant à cœur à Bonhoeffer : vivre l'Eglise comme une communauté de frères et sœurs authentiquement attachés les uns aux autres et désireux de s'aider mutuellement à être disciples. Une fois de plus, donc, Bonhoeffer confirme qu'il veut aller « au bout » : en l'occurrence au bout de ce qu'est l'Eglise.

A l'ère de l'individualisme, qui pousse bien des chrétiens à entretenir des rapports plutôt distendus avec l'Eglise locale, l'enthousiasme de Bonhoeffer à vivre la « communion fraternelle » nous interpelle : avons-nous une haute estime de l'Eglise ? Sommes-nous reconnaissants de notre privilège inestimable de faire partie d'une même famille et de pouvoir vivre l'Eglise... ou nous contentons-nous d'une vie d'Eglise médiocre, artificielle ou superficielle ? Eprouvons-nous le sain besoin de nous impliquer en faveur de notre Eglise locale ou préférons-nous « consommer » l'Eglise ? Avons-nous le courage de nous livrer, de partager des sujets de prière personnels avec nos frères et sœurs ? Ces questions sont particulièrement pertinentes pour les responsables d'Eglises : y a-t-il un désir de favoriser cet état d'esprit-là au sein des communautés où Dieu les a placés ?

L'Eglise doit résister au nazisme

Cependant, en ce qui concerne l'Eglise, Bonhoeffer ne parle pas seulement de l'importance d'être une communauté, mais aussi de l'importance d'être une communauté internationale, universelle. A ce stade, un brin d'histoire de l'Eglise s'im-

²³ *Ibid.*, p. 96.

pose. Déjà avant l'arrivée de Hitler au pouvoir, l'Eglise luthérienne allemande est pétrie de nationalisme. On admire Luther, non seulement en tant que réformateur, mais aussi en tant qu'Allemand. N'oublions pas que la traduction de la Bible en allemand est son œuvre. Le sentiment d'héritage culturel commun est très fort. Dans ce contexte, il n'est pas bien difficile pour les nazis de convaincre le peuple que la véritable Eglise est l'Eglise allemande, épurée donc de tout élément parasite... à commencer par les Juifs. Et puis, les propagandistes du national-socialisme ont « pour eux » quelques propos de Luther pas très complaisants envers les Juifs.

Le lecteur chrétien du XXI^e siècle ne peut qu'être choqué lorsqu'il découvre, notamment en lisant la biographie de Bonhoeffer de Metaxas, combien l'Eglise elle-même se met peu à peu à accepter l'idéologie et le programme nazis. Très tôt, un groupe de « chrétiens » se déclare favorable à l'établissement d'une « Reichskirche » (une Eglise du Reich), puissante et unifiée, qui saura s'opposer au communisme et aux païens... Ceux qui sont de cet avis ne voient évidemment pas de problème à suivre Hitler, même plus loin encore dans ses idéologies.

Au printemps 1933, les nazis décrètent le « paragraphe aryen », stipulant, entre autres, que les employés de la fonction publique se doivent de prouver leur appartenance à la race aryenne. Tout Juif perdra donc son travail. Etant donné que l'Eglise est essentiellement Eglise d'Etat, cela signifie, concrètement, que tous les pasteurs d'origine juive perdront leur poste.

Bonhoeffer va répondre à ces velléités de « purification de l'Eglise » par un essai intitulé *L'Eglise et la question juive*. Après avoir reconnu que l'Eglise doit se soumettre à l'Etat, il ajoute que l'Eglise doit aussi aider l'Etat à être l'Etat, car « un Etat qui mettrait en danger l'annonce du message chrétien se re-

nierait lui-même »²⁴. L'Eglise peut donc questionner l'Etat, aider les victimes de l'action de l'Etat... et parfois mettre des bâtons dans les roues de l'Etat pour l'empêcher de nuire. Mais, précise Metaxas, dans la pensée de Bonhoeffer, « un tel comportement de l'Eglise est possible uniquement quand l'Eglise voit sa propre existence menacée par l'Etat et quand ce dernier cesse d'être l'Etat tel que défini par Dieu »²⁵. En l'occurrence, exclure les chrétiens d'origine juive des Eglises va trop loin et donne à l'Eglise le droit de ne pas se laisser faire, de résister même.

Là encore, Bonhoeffer va au bout de ses principes, et en l'occurrence de sa théologie de l'Eglise : l'Eglise voulue par Christ est sans frontières et doit accueillir tout chrétien sans discrimination, quelle que soit son origine. Si l'Etat veut nuire ainsi à l'identité même de l'Eglise, c'est le devoir de l'Eglise de s'y opposer. Pour le dire autrement, il est un temps où il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Ces principes éthiques nous interpellent et nous mettent face à une question cruciale, à laquelle la réponse théorique est facile, mais la mise en pratique plus coûteuse : serons-nous prêts à défendre l'Eglise de Jésus-Christ contre l'Etat, le jour où l'Etat ira trop loin dans ce qu'il veut imposer à l'Eglise ? Serons-nous assez courageux ? Être disciple de Christ implique de suivre Christ quel qu'en soit le coût. Peut-être le temps viendra-t-il où ce choix ne sera plus seulement celui des chrétiens et pasteurs vivant dans les pays persécutés, mais aussi le nôtre.

Les choses se gâtent encore plus du temps de Bonhoeffer, tandis que le groupe des « chrétiens nazis », qui se nomme désormais « Chrétiens allemands », donne toujours plus de la voix et se prête volontiers au jeu de la collaboration avec Hitler. En cette même année 1933, ils organisent une conférence, au cours de laquelle Hermann Göring prononce

²⁴ Eric Metaxas, *op. cit.*, p. 201.

²⁵ *Ibid.*, p. 201.

un discours **et propose** notamment la création d'un poste de « Reichsbishop » (évêque du Reich).

Puis ces Chrétiens allemands, convaincus que la véritable Eglise est l'Eglise allemande, se lancent dans une entreprise de « réforme théologique ». Tout d'abord, l'Ancien Testament doit disparaître. Trop juif, bien entendu. Certains se mettent à considérer le baptême non plus comme un baptême « dans le corps du Christ », mais « dans la communauté du peuple » et dans la « vision du monde du Führer ». L'évêque du Reich déclare aussi que le concept de la grâce est non allemand... puisqu'il va évidemment tout à fait à l'encontre des valeurs de courage, de force et de puissance prônées par les nazis. On se met bientôt à présenter Jésus d'une manière qui corresponde aux exigences du national-socialisme, en arrêtant de mettre l'accent sur sa crucifixion, idée vue comme trop déprimante et fataliste, alors que l'Allemagne a besoin d'espoir et de victoire. Et on demande finalement que chaque pasteur prête serment d'allégeance à Hitler.

Dans ce contexte, certains protestants estiment que les choses vont trop loin. Bonhoeffer, lui, ne se contente pas de dire que cela va trop loin : il réagit. Il appelle les pasteurs et les chrétiens à résister à cette immense et inquiétante dérive de l'Eglise. Il propose par exemple que les pasteurs se mettent en grève pour signifier leur désaccord... mais ceux-ci n'en ont pas le courage. Bonhoeffer poursuit le combat. Il fait campagne, milite, sensibilise, distribue des tracts dans la rue.

Il travaille en outre à l'établissement d'une confession de foi, pour expliquer les fondements de la vraie foi chrétienne historique. Mais cela ne prend pas. Ce qui amène Bonhoeffer à cette conclusion : « Si vous embarquez dans le mauvais train, cela ne sert à rien de courir dans le couloir dans l'autre sens. »²⁶ Autrement dit, il faut prendre un autre train...

²⁶ *Ibid.*, p. 243.

L'Eglise doit être confessante

Alors, à l'initiative de Bonhoeffer et d'autres, est créée la Ligue d'urgence des pasteurs, qui devient l'Eglise confessante, formée officiellement par la *Déclaration de Barmen*, en 1934. Le but de cette déclaration est d'établir que l'Eglise a toujours été enracinée et fondée sur les Ecritures. Extraits choisis²⁷ :

Leur intention n'est pas de former une nouvelle Eglise ou de former un syndicat, mais plutôt de résister, dans la foi et l'unanimité, à la destruction de la Confession de foi et ainsi de l'Eglise évangélique en Allemagne.

Si vous trouvez que nous allons à l'encontre des Ecritures, alors ne nous écoutez pas. Mais si vous trouvez que nous nous appuyons sur les Ecritures, alors ne laissez aucune crainte ni aucune tentation vous empêcher de marcher avec nous sur le chemin de la foi et de l'obéissance à la Parole de Dieu.

Nous rejetons toute fausse doctrine pensant que l'Eglise pourrait et devrait reconnaître d'autres événements, pouvoirs, personnages et vérités, comme révélation de Dieu et nous fondons sur la seule Parole de Dieu comme source de sa proclamation.

Nous rejetons la fausse doctrine disant que l'Etat, par-dessus et au-delà de sa mission particulière, devrait et pourrait devenir le seul ordre totalitaire de la vie humaine, voulant assumer aussi la vocation de l'Eglise. Nous rejetons la fausse doctrine déclarant que l'Eglise, par-dessus et au-delà de sa mission particulière, doive s'approprier les caractéristiques, les rôles et la dignité de l'Etat, devenant ainsi un organe de l'Etat.

Avec le recul qui est le nôtre et tout ce que nous savons des atrocités commises par les nazis, nous pourrions nous dire que Bonhoeffer a simplement agi avec bon sens et qu'il n'aurait pas pu faire autre chose. Et pourtant... il est frappant de

²⁷ *Ibid.*, p. 284-288.

constater combien le monde chrétien de son époque est friable à le suivre. Même des chrétiens apparemment solides restent dans l'ombre et n'ont pas le courage de résister à l'idéologie nazie et à son influence sur l'Eglise.

N'y-a-t-il pas là un avertissement et un encouragement pour nous ? L'avertissement, c'est qu'il est très facile, pour l'Eglise, de se laisser endormir par les idéologies de son temps et de ne pas discerner les enjeux et les dangers qui la guettent. L'encouragement, c'est que Bonhoeffer nous stimule à la réflexion et à l'action. Un tel engagement requiert de la transpiration, des efforts, des réflexions difficiles, des choix compliqués. Mais n'est-ce pas ce que signifie « vivre en disciple à la suite de Christ » ? Avons-nous les deux yeux ouverts (l'un sur la Bible, l'autre sur le monde), comme nous y appelait Jeremias Gotthelf, pour tenir notre réflexion en éveil sur le cours de l'histoire et ce qu'implique le fait d'être l'Eglise dans ce monde ? Sommes-nous prêts à dire « non », si un jour on se met à empêcher l'Eglise d'être vraiment l'Eglise ?

Revenons à notre récit. Cette annonce qu'un groupe de chrétiens en Allemagne a officiellement et publiquement déclaré son indépendance à l'égard de l'Eglise nazifiée du Reich met le feu aux poudres. Mais pour Bonhoeffer, ce n'est pas une séparation vis-à-vis de l'Eglise officielle, car l'Eglise confessante est la vraie Eglise... tandis que l'Eglise nazie est excommuniée. La pureté de l'Eglise doit être préservée, car, comme il le dit ailleurs :

Dans l'Eglise, nous n'avons qu'un autel, et c'est celui du Très-Haut, le seul vrai Dieu, le Seigneur, qui seul mérite l'honneur et l'adoration. Nous n'avons pas d'autels secondaires pour la vénération de l'homme²⁸.

²⁸ *Ibid.*, p. 189.

L'Eglise doit être engagée au milieu du monde

Et Bonhoeffer ne s'arrête pas là ! Pour lui, l'Eglise doit être non seulement confessante, mais engagée. L'Eglise doit exister au milieu du monde, elle doit parler au monde. Dans son livre *Vivre en disciple*, il écrit que les disciples « sont le bien le plus précieux, la valeur la plus élevée que la terre possède. Sans eux, la terre ne peut subsister un jour de plus. »²⁹ Rester invisible, ce serait renier l'appel reçu. Mais une telle visibilité et une telle implication conduiront inévitablement à des souffrances. Cependant, porter la croix du Christ est le prix à payer pour ceux qui veulent être réellement ses disciples. Nous sommes le sel de la terre et la lumière du monde, martèle Bonhoeffer.

Il y aura en effet un prix à payer. En 1937, 800 pasteurs de l'Eglise confessante sont emprisonnés ou arrêtés. Les restrictions et intimidations augmentent. Toutes sortes de mesures et de lois abusives sortent du chapeau nazi. Les pasteurs continuent cependant à prêcher la Parole de Dieu et à dénoncer l'idéologie nazie.

Un jour, un pasteur, Franz Hildebrandt, ami très proche de Bonhoeffer, est arrêté à la fin d'un culte où il officiait et emmené par la Gestapo. Les paroissiens ne se laissent pas faire ; ils suivent leur pasteur, huant les nazis et encerclant la voiture de la Gestapo pour l'empêcher de se mettre en route. Les SS sont obligés de rejoindre leurs quartiers à pied avec leur prisonnier. Hildebrandt reste enfermé quelques jours, mais peut être libéré grâce à l'influence de Hans von Dohnanyi, un homme haut placé dans le système national-socialiste, beau-frère de Dietrich Bonhoeffer et bientôt conspirateur contre le régime nazi.

Vient le tour de Bonhoeffer. Arrêté lors d'une réunion d'Eglise, en janvier 1938, il est contraint de s'exiler de Berlin.

²⁹ Dietrich Bonhoeffer, *Vivre en disciple. Le prix de la grâce*, p. 92-93.

Mais il continue d'exhorter l'Eglise confessante au courage et à l'engagement, l'appelant à ne pas avoir peur, à porter sa croix, suivant les pas de Christ. Pourtant, l'Eglise confessante ne prend pas toujours une position aussi ferme qu'elle le devrait. Bonhoeffer se demande si Dieu ne l'appelle pas à un autre combat...

Préoccupé par la mollesse des chrétiens, il écrit un jour un texte dans lequel il confesse le péché de l'Eglise :

L'Eglise confessante ne pas s'être acquittée avec suffisamment de franc-parler et de clarté de sa mission, qui consiste à annoncer le Dieu unique qui s'est révélé en Jésus-Christ pour tous les temps et qui ne tolère pas d'autres dieux à ses côtés. Elle confesse sa lâcheté, ses déviations et ses dangereux compromis. Elle a souvent renié sa mission, qui est de veiller et de consoler, et a fréquemment refusé ainsi la miséricorde qu'elle devait aux exilés et aux méprisés [...]. L'Eglise confessante avoir profané le nom de Jésus-Christ pour avoir eu honte de lui devant le monde et pour n'avoir pas combattu avec assez de vigueur la profanation de ce nom à une fin injuste³⁰.

5. Son engagement et sa résistance

Un appel particulier... qui conduira Bonhoeffer au complot

A ce stade de l'exposé, le lecteur a probablement été convaincu que Bonhoeffer n'est pas un beau parleur, mais un homme d'action. Sa vision du monde est cohérente et part du principe que le chrétien est un disciple qui s'engage, quoi qu'il en coûte, dans son quotidien à la suite de Christ, dans son Eglise pour vivre l'Eglise et dans ce monde pour témoigner courageusement de la vérité. C'est ce qu'il a toujours enseigné... et vécu.

³⁰ Dietrich Bonhoeffer, *Ethique*, Labor et Fides, 2019, p. 114-117.

Fait intéressant, qui nous fait réfléchir, Bonhoeffer se sentait appelé à une mission particulière. Il avait écrit, dans *Vivre en disciple*, que chaque croyant est appelé à suivre Jésus, sans savoir toutefois à l'avance quel est le chemin particulier que Dieu réserve à chacun. Sans aller trop loin dans cette réflexion, il est bien probable que « l'appel » de Bonhoeffer ait consisté en une mission de type « prophétique ». Pas au sens d'avoir reçu un « don de prophétie » (nous croyons que ce don n'existe plus), mais d'avoir été équipé d'un discernement particulier pour comprendre le monde dans lequel il vivait, et pour avertir ses contemporains et s'engager avec fermeté et vaillance. Bonhoeffer n'est pas resté silencieux : il devait parler, il devait agir. Voilà son appel.

Mais, peu à peu, sa conviction évolue dans le sens qu'il a un rôle particulier à jouer. En 1933, il écrit à son ami Erwin Sutz :

Bien que je travaille de toutes mes forces du côté de l'opposition de l'Eglise, il est parfaitement clair pour moi que cette opposition n'est qu'une transition vers une résistance d'un genre très différent et que très peu d'engagés dans cette escarmouche préliminaire feront partie du prochain combat. Et je crois que tous les chrétiens devraient prier avec nous pour que notre résistance puisse aller si nécessaire jusqu'à la mort, et pour que tous soient prêts lorsque cela arrivera [...]. Le véritable combat qui se tiendra peut-être devant nous consistera simplement à souffrir fidèlement³¹.

Un peu plus tard, il prononce un sermon devenu célèbre sur le prophète Jérémie :

Jérémie n'avait pas envie de devenir prophète de Dieu. Quand Dieu l'appela soudain, il recula, résista, essaya d'y échapper. [...] C'est un prisonnier et il est obligé de suivre. Son chemin est déjà tout tracé. C'est le chemin de l'homme que Dieu ne laissera jamais partir, qui n'échappera jamais à Dieu. Son chemin allait le

³¹ Eric Metaxas, *op. cit.*, p. 253-254.

conduire directement dans l'état le plus profond de l'impuissance humaine³².

On peut très certainement supposer que Bonhoeffer pensait aussi à lui en prononçant son discours, entrevoyant que sa vie de disciple à la suite de Christ le conduirait peut-être au martyre.

En 1939, alors que la situation est extrêmement tendue pour lui et qu'il est en danger, il a l'occasion de partir aux Etats-Unis pour un ministère outre-Atlantique. Sans grande conviction, il décide d'y aller. Mais une fois sur place, sa conscience n'est pas en paix. Ses journaux intimes et ses lettres révèlent qu'il ne se sent pas à sa place. Ce sont de terribles combats intérieurs. De longs moments à prier. Au fil des jours, une conviction grandit dans son esprit : il doit rentrer en Allemagne, quel qu'en soit le prix. Il n'aura passé que vingt-six jours aux Etats-Unis.

On entre alors dans la dernière phase de la vie de Bonhoeffer, une phase digne d'un roman d'espionnage. Il faut noter que Bonhoeffer a des contacts très proches avec des gens haut placés dans l'armée allemande, à commencer par son beau-frère, Hans von Dohnanyi, dont il a été question plus haut. Cela fait donc un certain temps que Bonhoeffer détient bien plus d'informations que « l'Allemand moyen » au sujet des exactions commises par Hitler, de ses projets de génocide... Cela fait aussi un certain temps que beaucoup de gradés et personnes d'envergure dans le régime (notamment des généraux) ont échafaudé des complots pour résister à Hitler... et même l'assassiner.

Bonhoeffer décide de rejoindre les comploteurs. Impossible ici d'entrer dans les détails de toute son action, mais, pour faire court, Bonhoeffer s'emploie surtout à faire connaître l'existence d'un complot aux Alliés. De par ses

³² *Ibid.*, p. 268-270.

nombreux contacts noués en Angleterre, lors de précédents voyages, Bonhoeffer y connaît des responsables religieux influents. Il profite de plusieurs voyages, notamment à Genève et en Suède, pour rencontrer des Britanniques, qui pourront faire passer le mot à Churchill. Les comploteurs allemands voient en effet plus loin que la mort de Hitler : il convient non seulement d'assassiner le tyran, mais aussi de travailler à l'établissement d'un gouvernement aussitôt après, avec l'accord des Alliés, pour éviter des sanctions trop sévères qui mettraient l'Allemagne à genoux.

Fait intéressant et interpellant, Bonhoeffer, à un moment donné, alors qu'il avait toujours pris position contre Hitler et les nazis, « retourne sa veste » en se faisant passer pour l'un d'entre eux. Il sera désormais du côté des nazis... en apparence. Incompréhension de ses proches. Mais Bonhoeffer, lui, a réfléchi à sa stratégie... qui fonctionne ! On l'engage dans les services d'espionnage allemands, l'Abwehr, ce qui lui offre tout loisir de voyager en toute légalité, aux frais de Hitler, et ainsi de nouer toutes sortes de contacts visant à la réussite du complot contre le Führer.

Des questions éthiques épineuses

Cela pose évidemment plusieurs questions éthiques : est-il légitime pour un croyant de travailler à assassiner un tyran ? Est-il moralement acceptable de mentir pour servir un plus grand bien ? Peut-on vraiment être appelé par Dieu à se lancer dans une telle entreprise ? Il faudrait plus de temps pour répondre sérieusement à ces questions. Mais quelques mots tout de même. Bonhoeffer avait réfléchi à ces enjeux, même théologiquement parlant.

La question de l'assassinat de Hitler l'habitait depuis un certain temps : il se l'était déjà posée tandis qu'il enseignait dans les séminaires pour pasteurs, prenant alors l'image d'un

conducteur ivre tuant des piétons sur la rue principale de Berlin. Bonhoeffer estimait qu'il relevait de la responsabilité de chacun de tout faire pour arrêter ce conducteur, en vue d'épargner un maximum de vies. Il avait affirmé qu'il était prêt à agir en personne, si nécessaire : s'il participait un jour à un complot visant à tuer Hitler, il devait être disposé à appuyer lui-même sur la gâchette en cas de besoin.

Comment arrivait-il à cette conclusion théologique ? Finalement, toujours avec le même argument : le chrétien doit non seulement confesser sa foi, mais aussi agir selon ce qui est juste, avec courage, quel qu'en soit le prix. Opposé à toute idée de grâce à bon marché, il était prêt à porter sa croix et à souffrir. D'une certaine manière, la recherche du Bien, avec un grand « B », pouvait impliquer, pour Bonhoeffer, de commettre des choses pouvant *a priori* apparaître comme mauvaises. Metaxas le résume avec cette phrase intrigante : « On devait avoir un zèle plus grand à plaire à Dieu qu'à éviter de pécher. On devait se sacrifier entièrement pour Dieu, allant même parfois jusqu'à commettre des erreurs morales. »³³ Nous ne sommes pas habitués à cette manière de penser, et il est possible que Bonhoeffer ait tort. Mais il y a, là derrière, une logique théologique et surtout une logique éthique. Bonhoeffer était toujours adepte d'« une vue d'ensemble » et il estimait que, pour faire et viser le bien, s'engager dans la voie de la désobéissance pouvait s'avérer nécessaire.

Il faut relever que Bonhoeffer n'était pas le seul à adopter cette vision des choses. Parmi les conspirateurs, on trouvait beaucoup de chrétiens, à commencer par Claus von Stauffenberg, celui qui sera le plus près de parvenir à tuer Hitler. Fervent catholique, Stauffenberg aurait, déclarait-il, trahi sa conscience s'il n'avait rien fait pour arrêter Hitler. Un autre, après l'échec du complot, a déclaré à un ami, juste avant d'être exécuté :

³³ *Ibid.*, p. 556.

Le monde entier va nous calomnier maintenant, mais je suis convaincu que nous avons fait ce qui était juste. Hitler est l'ennemi juré non seulement de l'Allemagne, mais du monde. Quand, dans quelques heures, je serai devant Dieu pour rendre compte de ce que j'ai fait et n'ai pas fait, je sais que je pourrai me justifier en toute bonne conscience de ce que j'ai fait pour me battre contre Hitler³⁴.

Revenons à Bonhoeffer. C'est le même principe qui le pousse à mentir, en jouant un double jeu, puisque, disons-nous, il se fait passer, pendant un temps, pour un adepte du régime nazi. En prison, il écrira un petit essai intitulé *Que signifie : dire la vérité ?*. A ses yeux, la notion de vérité implique plus que le simple fait de ne pas mentir. Etre en vérité avec Dieu, dans le sens le plus profond, c'est avoir une relation forte avec lui et le manifester par des actions. Par conséquent, lutter contre le nazisme, une idéologie de mensonge et de haine, revient pour lui à travailler pour la Vérité, pour le Bien. Il écrit :

Dire la vérité n'est donc pas seulement une manière de penser, mais une connaissance juste et une prise en considération sérieuse des données réelles. Plus les conditions de vie d'un être humain sont diverses, plus il sera responsable, et plus il lui sera difficile de dire la vérité [...]. Lorsqu'elle se détache de la vie et de la relation concrète avec autrui, lorsqu'on dit la vérité sans tenir compte de celui à qui on la dit, la parole n'a que l'apparence de la vérité et non son essence³⁵.

Dans la perspective de Bonhoeffer, le comportement éthique du chrétien n'est pas fondé uniquement sur des principes, mais sur une réflexion prenant en compte l'ensemble de la réalité et menant à des actes conformes à cette réalité, au Bien et à la Vérité. Il s'agit parfois, dans des situations extraordinaires, de sortir des principes ou des normes, pour prendre

³⁴ *Ibid.*, p. 604-605.

³⁵ Dietrich Bonhoeffer, *Ethique*, p. 340-341.

ses responsabilités, prendre des risques et chercher un plus grand bien.

Bonhoeffer avait-il raison ou tort ?

Nous aimerais beaucoup pouvoir répondre de manière catégorique à cette question : Bonhoeffer a-t-il eu raison ou tort ? Peut-on vraiment dire qu'il a été appelé par Dieu à entrer dans ce complot et à envisager de telles actions extrêmes ? Son éthique tient-elle la route ? Il n'est franchement pas aisé de donner toutes les réponses. En revanche, on est bel et bien en droit d'affirmer, *a fortiori* quand on croit à la doctrine de la providence divine, que Dieu a suscité cet homme, à son époque, pour réveiller l'Eglise de son temps et pour montrer un exemple parlant de ce à quoi peut mener un engagement de disciple sans compromis à la suite de Jésus-Christ. Bonhoeffer n'était pas exempt d'erreurs dans sa théologie, mais c'était un homme de Dieu intègre, qui, en payant de sa vie son engagement pour le bien, a été une grande lumière spirituelle pour son temps... et pour les chrétiens après lui, dont nous faisons partie. Il a incarné jusqu'au bout la réalité de ce que signifie être un disciple, renoncer à soi, porter sa croix. Il est allé au bout !

Et puis, il y a des situations, dans nos vies, où il est bien difficile de savoir ce qui est juste ou faux, bien ou mal. Nous vivons dans un monde touché par le péché, et sommes donc confrontés à des dilemmes, lorsque nos choix peuvent paraître imparfaits, quels qu'ils soient. Il existe des situations extraordinaires où les principes et la casuistique semblent ne pas suffire. Il faut alors examiner l'ensemble de la réalité, supplier Dieu de guider vers les meilleurs choix, en restant aussi courageux et responsable que possible.

Un parallèle avec la vie de David s'avérera peut-être éclairant. Poursuivi par Saül, acculé, persécuté, David en vient à mentir au sacrificeur Ahimélek puis, à une autre occasion, à

«jouer au fou» devant le roi philiste Akich. David avait-il raison ? Difficile à dire... mais il se trouvait dans une situation extraordinaire de persécution, où n'existe aucun «bonne solution», et il a certainement fait au mieux. Il n'est pas impossible qu'un jour l'Eglise occidentale soit confrontée à des dilemmes, à des situations extrêmes, où il sera malaisé de savoir avec certitude comment appliquer certains principes éthiques. Comment réagira l'Eglise de Jésus-Christ ? Sera-t-elle prête à faire les bons choix... ou plutôt devrait-on dire les moins mauvais choix ?

Souvenons-nous de ces propos de Bonhoeffer :

Où l'appel à vivre en disciple conduira-t-il ceux qui y répondent ? Quelles décisions, quelles ruptures entraînera-t-il ? Il nous faut adresser cette question à celui qui, seul, connaît la réponse. Jésus-Christ, qui nous ordonne qu'on le suive, est le seul à savoir où conduit cette voie. Quant à nous, nous savons en toute certitude que ce sera une voie d'une infinie miséricorde. Vivre en disciple, c'est la joie³⁶.

Si nous sommes habités par cet état d'esprit, remplis de la crainte de Dieu et d'un désir de lui plaire, Dieu conduira notre chemin, même dans les méandres de circonstances épineuses.

Conclusion

Comment se termine la vie de Dietrich Bonhoeffer ?³⁷ Le 5 avril 1943, il est arrêté. A ce stade, les nazis ignorent que Bonhoeffer est impliqué dans un complot contre Hitler. Il est arrêté pour avoir aidé des Juifs à s'enfuir en Suisse et parce que l'on sait qu'il est en relation avec Dohnanyi, lequel, lui, est

³⁶ Dietrich Bonhoeffer, *Vivre en disciple. Le prix de la grâce*, p. 20.

³⁷ La biographie de Metaxas donne de nombreux détails, pour le lecteur désireux de savoir à quoi ont ressemblé les derniers jours et les dernières heures de Bonhoeffer.

largement suspecté. Bonhoeffer est transféré à plusieurs reprises, pour finir au camp de Flossenbürg. Il y est exécuté le 9 avril 1945, à l'âge de 39 ans. Il aura donc passé deux ans dans des prisons et des camps. Deux semaines plus tard, Flossenbürg est libéré, et Hitler se suicide la semaine suivante. Pas de chance pour Bonhoeffer, se dit-on...

En même temps, cette mort en martyr de Bonhoeffer a peut-être été plus utile et parlante, pour ses contemporains et pour les chrétiens qui allaient lui succéder, que s'il avait été libéré pour vivre encore de longues années : si Dieu a permis qu'il meure ainsi, prématurément, c'est peut-être pour que son témoignage soit plus percutant encore.

Dans quel état d'esprit Bonhoeffer est-il mort ? Plusieurs témoignages de prisonniers ensuite libérés décrivent sa foi, son calme et son humilité. Voici ce qu'il avait écrit quelques années plus tôt :

Que l'on soit jeune ou vieux ne fait aucune différence. Que sont vingt, trente ou cinquante ans aux yeux de Dieu ? Et qui parmi nous peut savoir s'il est proche du but ? Que la vie commence vraiment quand elle se termine sur terre, que tout ce qui se trouve ici n'est qu'un prologue avant que le rideau ne se lève, voilà ce que jeunes et vieux doivent penser de la même façon. Pourquoi avons-nous aussi peur de la mort ? La mort n'est à redouter que pour ceux qui vivent dans la peur de mourir. La mort n'est pas terrible, ni sauvage, si nous sommes en paix et que nous nous accrochons à la Parole de Dieu. La mort n'est pas amère, si nous ne sommes pas devenus amers nous-mêmes. La mort est une grâce, le plus grand don de la grâce que Dieu donne à ceux qui croient en lui. Elle est la porte de notre patrie, le tabernacle de la joie, le royaume éternel de la paix. La mort, c'est l'enfer, et la nuit, le froid, si elle n'est pas transformée par notre foi. Mais ce qui est précisément merveilleux, c'est que nous pouvons transformer la mort³⁸.

³⁸ Eric Metaxas, *op. cit.*, p. 657-658.

Le 8 avril 1945, veille de sa mort, au camp de Flossenbürg, des prisonniers demandent à Bonhoeffer d'organiser un culte pour eux. Il lit le passage d'Esaié 53.5 : « C'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris. » Et celui de 1 Pierre 1.3 : « Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés pour une espérance vivante, par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts. » Sa dernière prière est à peine terminée qu'on vient le chercher. Un de ses acolytes prisonniers se souvient très bien que Bonhoeffer lui a alors dit : « C'est la fin, pour moi, le début de la vie. »³⁹

³⁹ *Ibid.*, p. 653-654.

Sens de la divinité et conscience dans la connaissance de Dieu chez Calvin

Matthieu GIRALT

Pasteur de l'Eglise évangélique Action Biblique d'Etupes.

Introduction

Dans un de ses ouvrages intitulé *Essais impopulaires*, le mathématicien et philosophe Bertrand Russell a déclaré, non sans provocation : « L'homme est un animal crédule qui a besoin de croire. En l'absence de raisons valables de croire, il se satisfait de mauvaises. »¹ De la bouche de Russell, cette assertion sonne comme une critique. Mais d'où vient cette constatation que les hommes ont besoin de religion ? Comment expliquer que l'homme a besoin de croire ?

Si l'on posait la question à Jean Calvin, il nous renverrait à ce qu'il a développé dans ses écrits : tout homme possède naturellement un sens de la divinité et une conscience qui sont gravés en lui et qui lui confèrent une certaine connaissance de Dieu.

Dans cet article, nous proposons d'établir la place du sens de la divinité et de la conscience dans la connaissance de Dieu chez Calvin. Nous avons choisi une approche systématique (plutôt que diachronique ou chronologique), en considérant

¹ Bertrand Russell, *Unpopular Essays*, Simon and Schuster, New York, 1950, p. 99.

les diverses sources comme un ensemble. Pour ce faire, nous avons basé notre recherche principalement sur l'*Institution de la religion chrétienne*, dans sa dernière édition en français, datant de 1560². En plus de l'*Institution*, nous avons utilisé quelques commentaires et quelques sermons du réformateur, sur certains passages qui nous semblaient les plus pertinents.

Dans un premier temps, il s'agira d'établir brièvement le périmètre de notre étude en plaçant la connaissance de Dieu comme contexte de la discussion (1). Ensuite, nous allons considérer tour à tour le sens de la divinité et la conscience (2). Nous verrons quelle place ces deux notions occupent dans la connaissance de Dieu chez Calvin, et quel rôle elles jouent aujourd'hui dans l'humanité déchue. Après cela, nous allons considérer les deux notions ensemble (3) en essayant de repérer les éventuelles similitudes et articulations. Avant de conclure, nous verrons rapidement comment le *sensus* est une notion clé pour l'apologétique réformée de Van Til (4).

1. La connaissance de Dieu comme contexte de la discussion

La connaissance de Dieu tient une place importante dans la pensée de Calvin. Pour le réformateur, cette connaissance est la seule norme à laquelle il faut se mesurer et qui doit tout régir³. Son catéchisme, celui de Genève, s'ouvre avec la question : « Quelle est la principale fin de la vie humaine ? » Réponse : « C'est de connaître Dieu. »⁴ On retrouve la même

² Nous utilisons l'édition en français moderne de Marie de Védrines et Paul Wells, Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, Aix-en-Provence et Charols, Kerygma et Excelsis, 2009 (ci-dessous *IRC*).

³ *IRC*, I.1.2.

⁴ *Catéchisme de Genève*, Aix-en-Provence, Kerygma, 1990, p. 17.

idée dans les premiers chapitres de son œuvre majeure, l'*Institution de la religion chrétienne* : « Le bonheur suprême et le but de notre vie se trouvent dans la connaissance de Dieu. »⁵

L'*Institution* peut être divisée en deux grandes parties (I et II-IV), qui correspondent à la *duplex cognitio Domini*, la double connaissance de Dieu, comme Créateur et Rédempteur⁶. Calvin explique :

Dieu est connu de deux manières : en premier lieu, simplement comme Créateur à cause de ce beau chef-d'œuvre qui est le monde et de l'enseignement général que donne l'Ecriture à ce sujet ; par la suite, seulement, il apparaît comme Rédempteur dans la personne de Jésus-Christ⁷.

En somme, la connaissance du Créateur a deux sources : la création et l'enseignement général de l'Ecriture ; et la connaissance du Rédempteur n'a qu'une source : Christ⁸.

Notre étude se place dans le cadre de la connaissance de Dieu comme Créateur. Dans la création, Dieu se fait connaître de manière objective : dans le cosmos (le « bâtiment » que sont le ciel et la terre⁹, le théâtre dans lequel les hommes sont spectateurs¹⁰) et dans le fonctionnement du corps humain et

⁵ *IRC*, I.v.1.

⁶ Dowey note que, même si la *duplex cognitio Domini* ne fut clairement formulée qu'à partir de 1559, la substance de cette distinction apparaît dès l'édition de 1539, Edward A. Dowey, *The Knowledge of God in Calvin's Theology*, New York, Columbia University Press, 1952, p. 46-48. A ce sujet et sur la structure de l'*Institution*, cf. p. 41-49 du même ouvrage et T.H.L. Parker, *Calvin's Doctrine of the Knowledge of God*, Eugene, Wipf and Stock, 2015, p. 117-121. Pour une évaluation des deux positions, cf. Alan T. Noble, “Our Knowledge of God According to John Calvin”, *The Evangelical Quarterly* 54.1, Jan.-Feb. 1982, p. 10-13.

⁷ *IRC*, I.ii.1.

⁸ Dowey, *op. cit.*, p. 43, et Stephen J. Grabill, *Rediscovering the Natural Law in Reformed Theological Ethics*, Grand Rapids, Eerdmans, 2006, p. 77.

⁹ *IRC*, I.v.1.

¹⁰ *IRC*, I.vi.2 ; I.xiv.20.

de ses membres¹¹ (que certains philosophes ont appelé un petit monde¹², un microcosme). Ainsi, Dieu manifeste sa sagesse, sa majesté et sa gloire à tout être humain, de manière évidente par sa création et sa providence¹³. Dieu se fait également connaître comme Créateur de manière subjective, par le sens de la divinité et par la conscience. C'est là l'objet de notre étude.

2. Sens de la divinité et conscience considérés séparément

Le sens de la divinité

Après avoir introduit le sujet de la connaissance de Dieu dans les deux premiers chapitres de l'*Institution*, Calvin entame la question du sens de la divinité avec l'affirmation suivante :

Il est certain que les hommes ont en eux, par un instinct naturel, un sens de la divinité. En effet, afin que personne ne puisse se prévaloir de son ignorance, Dieu a mis en chaque homme une certaine connaissance à son sujet ; il en maintient la mémoire à la manière d'un goutte à goutte afin que, sachant tous qu'il y a un Dieu qui nous a formés, nous nous condamnions nous-mêmes de ne pas l'avoir honoré et de ne pas avoir consacré notre vie à lui obéir¹⁴.

Avant d'aller plus loin, il convient de déterminer ce que Calvin entend quand il parle d'instinct « naturel ». Chez Calvin, l'état naturel peut signifier soit l'état de l'homme avant la chute, soit l'état corrompu de l'homme après la chute¹⁵. A

¹¹ *IRC*, I.v.2.

¹² *IRC*, I.v.3.

¹³ *IRC*, I.v.1, 3, 7 ; II.vi.1.

¹⁴ *IRC*, I.iii.1.

¹⁵ A ce propos, *cf.* *IRC*, II.i.10.

cet endroit, il est question de la nature de l'homme qui découle de sa création. Pour Calvin, cette conviction qu'un Dieu existe est « naturellement présente dans tous les hommes »¹⁶, « naturellement claire »¹⁷. Cela est confirmé dans un de ses commentaires, quand il écrit que « naturellement tous les hommes ont quelque semence de religion en eux ».¹⁸ Concernant Romains 1.19 (qu'il traduit par « Pour autant que ce qui se peut connaître de Dieu est manifesté en eux »), il explique :

il semble toutefois qu'en ce passage il a voulu notifier une manifestation qui presse les hommes si vivement qu'ils ne peuvent reculer, comme de fait chacun de nous en sent le témoignage gravé dans son cœur¹⁹.

Ainsi, tous les hommes possèdent naturellement ce sens de la divinité, « la semence que Dieu, par l'art admirable de la nature, a plantée dans leurs cœurs pour se faire connaître »²⁰.

Pour appuyer cette affirmation, Calvin avance un argument empirique : tous les peuples et toutes les nations sont convaincus de l'existence de quelque Dieu. Si barbares et sauvages qu'ils soient, tous possèdent quelque notion de religion. Cette universalité de la religion (et donc de l'idolâtrie !) « montre que tout le genre humain a reconnu avoir quelque idée de la divinité gravée dans le cœur »²¹. Calvin explique que si l'idée de la religion est si facilement acceptée, c'est que les hommes sont « déjà disposés, et même convaincus, en leur

¹⁶ *IRC*, I.III.3.

¹⁷ *IRC*, I.IV.2.

¹⁸ Jean Calvin, *Commentaire sur l'Evangile selon Saint Jean*, Genève, Imprimerie de P.A. Bonnant, 1835, p. 8.

¹⁹ Jean Calvin, *Commentaires bibliques : Epître aux Romains*, Aix-en-Provence et Fontenay-sous-Bois, Kerygma et Farel, 1978, p. 38.

²⁰ *IRC*, I.v.14.

²¹ *IRC*, I.III.1.

œur qu'il leur fallait adorer Dieu, d'où leur inclination en faveur de la religion »²².

Ce sentiment est décrit comme étant « enraciné », « gravé ». Il est si profond et si fort qu'il ne peut être effacé. En effet, « Dieu se fait connaître à tous les hommes d'une façon tellement forte qu'il est impossible de l'éliminer »²³. Ce sentiment de la divinité « est gravé si profondément dans l'esprit humain qu'il est impossible de le gommer ». Malgré tous leurs efforts, les hommes ne parviennent pas à l'ignorer, car « le sentiment qu'ils ont de la majesté de Dieu et qu'ils s'efforcent d'éliminer reprend toujours le dessus »²⁴. Si l'homme ne peut effacer ce sentiment de divinité, c'est parce qu'il fait partie de sa nature. Ce sentiment est « comme la moelle dans les os », de sorte que même les méchants sont « contraints de connaître quelque Dieu »²⁵. Aussi, Calvin voit dans la rébellion et l'acharnement de certains à nier Dieu une confirmation de ce sens de la divinité implanté en tous. Un autre argument est avancé : la prière que font les hommes quand ils rencontrent une difficulté prouve « qu'ils n'ont pas entièrement ignoré Dieu, mais que ce qui aurait dû se manifester plus tôt a été retenu par leur méchanceté et leur rébellion »²⁶.

Essai de définition

Pour aborder ce phénomène, Calvin use d'un vocabulaire varié. Il emploie plusieurs expressions qui semblent interchangeables. Ainsi, il parle de « sens de la divinité », de « sentiment de la divinité », de « semence de religion »²⁷, ou encore de

²² *IRC*, I.III.2.

²³ *IRC*, I.III.2.

²⁴ *IRC*, I.III.3.

²⁵ *IRC*, I.IV.2.

²⁶ *IRC*, I.IV.4.

²⁷ *IRC*, I.IV.1.

« graine de divinité »²⁸. Dans son étude des sermons de Calvin, Richard Stauffer note que l'expression « sentiment de la divinité » n'apparaît dans aucun d'eux, mais qu'il emploie souvent la métaphore « semence de religion », qui a le même sens²⁹. Dans ses sermons, il parle également de « sentiment de nature »³⁰, de « marque imprimée dans nos cœurs »³¹, de « résidu de vérité »³² et de « connaissance de Dieu confuse »³³.

Comment définir ce sens de la divinité ? Difficile de le faire avec précision. Une première raison est que Calvin lui-même n'en donne pas de définition stricte. Une autre raison est qu'il emploie, comme nous l'avons vu, plusieurs termes pour parler d'un même concept. Enfin, les avis divergent³⁴.

Pour essayer de définir ce qu'est ce sentiment de divinité, Dowey commence par dire ce qu'il n'est pas³⁵. Selon lui, il n'est pas un organe spécial ou une faculté de l'âme, mais bien un sens, une perception³⁶ ou encore une sensation. La manière dont Calvin décrit les effets de ce sens de la divinité souligne

²⁸ *IRC*, I.v.4.

²⁹ R. Stauffer, *op. cit.*, p. 23-24.

³⁰ Dans le 33^e sermon sur Job, Richard Stauffer, *Dieu, la création et la providence dans la prédication de Calvin*, Berne, Peter Lang, 1978, p. 25.

³¹ Dans le 172^e sermon sur Deutéronome, R. Stauffer, *op. cit.*, p. 25.

³² Dans le 176^e sermon sur Deutéronome, R. Stauffer, *op. cit.*, p. 25.

³³ Dans le 9^e sermon sur Tite, R. Stauffer, *op. cit.*, p. 25.

³⁴ Dowey, par exemple, voit une différence entre le *sensus divinitatis* de I.iii et le *semen divinitatis* de I.v.4-5, ou encore entre *sensus divinitatis* et *semen religionis* en I.v.1 (Dowey, *op. cit.*, p. 51). Stauffer, de son côté, considère que l'expression « semence de religion » est une métaphore ayant la même signification que le « sentiment de divinité » (R. Stauffer, *op. cit.*, p. 24). Nous nous rangeons à son avis, mais compte tenu de la place limitée que nous avons, nous ne pouvons pas en parler davantage ici.

³⁵ Dowey, *op. cit.*, p. 50-51.

³⁶ *IRC*, II.ii.18, *gustus divinitatis* dans le texte latin de 1559 : Iohanne Calvino, *Institutio Christianae Religionis*, Genève, Oliua Roberti Stephani, 1559, p. 89. Le terme est rendu par « saveur » dans l'édition française de 1560 : Jean Calvin, *Institution de la religion chrestienne. Nouvellement mise en quatre livres : et distinguée par chapitres, en ordre et méthode bien propre : augmentée aussi [...]*, Genève, Jean Crespin, 1560, p. 109.

son aspect noétique : par lui, les hommes ont la conviction que Dieu existe³⁷ et qu'il nous a formés³⁸. Ce n'est pas non plus un *a priori* religieux, mais bien une *notitia*³⁹, une connaissance de Dieu. Dieu a donc mis en chacun une certaine connaissance à son sujet, cette semence de religion dans le cœur des hommes.

En plus de l'aspect noétique, Calvin donne au sens de la divinité, cette semence de religion, une dimension liturgique⁴⁰.

Une connaissance... qui s'égare

La religion, réaction de l'homme à la perception de Dieu, est universelle parce que la connaissance de Dieu est universelle⁴¹. Mais est-ce à dire que l'homme peut connaître naturellement Dieu ? Après un chapitre consacré à démontrer que tous les hommes possèdent naturellement cette connaissance de Dieu et qu'il leur est impossible de l'effacer, Calvin poursuit cependant en signalant que cette semence n'arrivera jamais à germer :

L'expérience montre, d'une part, qu'une semence de religion a été implantée par Dieu de façon invisible dans tous les hommes et, d'autre part, qu'à grand-peine un pour cent d'entre eux la soignent pour qu'elle germe. Il ne se trouvera pas un seul être humain pour la porter à maturité et pour que son fruit existe à la saison voulue. En effet, où les uns s'adonnent à de folles superstitions, où les autres se détournent de Dieu dans une rébellion

³⁷ *IRC*, I.III.3.

³⁸ *IRC*, I.III.1.

³⁹ Dowey fait remarquer que Calvin emploie *notitia* trois fois plus que *cognitio* en II-X. Les deux mots sont traduits en français par « connaissance », Dowey, *op. cit.*, p. 51 ; aussi T.H.L. Parker, *op. cit.*, p. 8.

⁴⁰ Je dois la formulation de l'articulation noétique/liturgique à R. Stauffer, *op. cit.*, p. 25.

⁴¹ Benjamin Warfield, “Calvin's Doctrine of the Knowledge of God”, dans William Park Armstrong, éd., *Calvin and the Reformation*, Eugene, Wipf and Stock, 2004, p. 139-140, et Dowey, *op. cit.*, p. 53.

intentionnelle ; tous s'égarent loin de la vraie connaissance de Dieu et nulle spiritualité bien fondée ne demeure dans le monde⁴².

Cette connaissance de Dieu est donc réelle, mais elle est tordue et n'arrive jamais à susciter la vraie religion, que Calvin décrit comme « une foi conjointe à une vive crainte de Dieu, une crainte pleine de révérence spontanée, accompagnée d'un service volontaire et conforme à la loi de Dieu »⁴³. Warfield explique :

Même si l'homme a une certaine connaissance de Dieu, que cette connaissance est accélérée et développée par les manifestations de Dieu dans la nature et la Providence, auxquelles nul ne peut échapper, pour autant, la véritable connaissance de Dieu est conditionnée par l'état subjectif de l'âme humaine⁴⁴.

La seule raison de l'échec de la révélation naturelle ne réside donc pas dans le manque de révélation de Dieu, mais dans la corruption du cœur humain. A cause du péché, la vraie piété a disparu de la terre. La semence de religion reste bien présente, mais elle ne produit que des mauvais fruits⁴⁵. Calvin conclut :

Tout cela n'est qu'apparence de religion, à peine une ombre qui se distingue aisément de la vraie piété que Dieu inspire aux coeurs de ses fidèles et qui diffère profondément de cette connaissance si maigre et si confuse. Il apparaît donc que la vraie religion est le propre des seuls enfants de Dieu⁴⁶.

Aucune religion n'est pure, car toutes sont basées sur la conception naturelle des hommes. En effet,

⁴² *IRC*, I.IV.1.

⁴³ *IRC*, I.II.2.

⁴⁴ Warfield, *op. cit.*, p. 134.

⁴⁵ Warfield, *op. cit.*, p. 147.

⁴⁶ *IRC*, I.IV.4.

si les hommes ne sont enseignés que par la nature, ils ne sauront jamais rien de certain, de sûr ou de clair ; ils seront seulement tenus attachés au principe confus d'avoir à adorer quelque dieu inconnu⁴⁷.

Calvin insiste : c'est l'Ecriture qui nous apprend quel Dieu il faut servir⁴⁸, elle est comme « une aide meilleure nécessaire pour nous permettre de bien parvenir jusqu'à lui »⁴⁹. Le sens de la divinité apporte donc une connaissance réelle, mais incapable de nous faire connaître Dieu personnellement. L'homme s'efforce de nier l'existence de Dieu ou bien l'imagine selon ses propres idées, comme « un fantôme qui se transforme au gré des aspirations de chacun »⁵⁰. Il y a donc un paradoxe : Dieu implante une connaissance de lui comme Créateur dans chaque homme et en même temps, l'homme ignore qui Dieu est vraiment.

Une connaissance qui rend responsable

Pour autant, Calvin n'envisage pas l'ignorance comme une excuse possible. Car « leur aveuglement est presque toujours enveloppé de présomption égoïste et d'obstination ». En parlant de Romains 1.22, il commente :

C'est ainsi que, sciemment et de leur plein gré, ils se sont enténébrés et sont même devenus fous à cause de leur perversité et de leur arrogance. C'est pourquoi leur folie n'est pas excusable, puisqu'elle procède non seulement d'une curiosité vaine, mais aussi d'un appétit démesuré joint à la fausse confiance qui les gonfle⁵¹.

Si cette semence de religion n'arrive jamais à maturité, et si l'homme ne peut avoir une pure et claire connaissance de

⁴⁷ *IRC*, I.v.11.

⁴⁸ *IRC*, I.v.12.

⁴⁹ *IRC*, I.vi.1, et plus généralement tout ce chapitre vi.

⁵⁰ *IRC*, I.v.3 ; cf. I.v.1.

⁵¹ *IRC*, I.v.1.

Dieu, c'est là l'un de ses vices. C'est la faute des hommes, qui « sont responsables de corrompre immédiatement la semence que Dieu, par l'art admirable de la nature, a plantée dans nos cœurs pour se faire connaître ; cette plante n'arrive jamais à maturité »⁵². La déclaration de Calvin est sans appel : l'homme n'a aucune défense recevable.

Dès lors, on pourrait se demander quel rôle joue le sens de la divinité. En effet, s'il confère à l'homme une connaissance réelle mais incapable de l'amener à salut vers Dieu, à quoi sert-il ? Calvin répond que si Dieu a implanté dans l'homme une certaine connaissance à son sujet, c'est « afin que personne ne puisse se prévaloir de son ignorance [...] afin que nous nous condamnions nous-mêmes de ne pas l'avoir honoré et de ne pas avoir consacré notre vie à lui obéir »⁵³. En effet, Dieu leur a donné une petite perception de sa divinité, afin que l'ignorance n'excuse pas leur incrédulité⁵⁴. En somme, à cause du péché, l'homme est incapable de connaître Dieu comme il le devrait. Mais en vertu de la révélation de Dieu dans la création, et en particulier par ce sens de la divinité qui le poursuit dans son existence, il est inexcusable⁵⁵.

Pour résumer, nous pouvons dire que Dieu a implanté dans l'homme une connaissance à son sujet, ce que Calvin appelle un sens de la divinité. Ce sens est gravé dans le cœur humain et personne ne peut l'effacer. Par ce sens, nous savons que Dieu existe et qu'il nous a formés. Mais, à cause du péché, cette semence de religion ne porte que de mauvais fruits, et ne produit que blasphème et idolâtrie. Pour autant, l'homme est sans excuse, et c'est à cause de ses propres vices qu'il est coupable de cet égarement. Aussi, ce sens de la divinité vient

⁵² *IRC*, I.v.14.

⁵³ *IRC*, I.iii.1.

⁵⁴ *IRC*, II.ii.18.

⁵⁵ Cf. *IRC*, I.v.13-14.

nous condamner, car nous ne pouvons pas invoquer l'ignorance face à notre condamnation, puisque nous avons tous une connaissance de Dieu implantée en nous.

La conscience

Dans les premières pages de l'*Institution*, Calvin présente les conditions de la connaissance du Dieu Créateur. Avant d'arriver à la conclusion que l'homme a besoin de l'Ecriture pour parvenir à une connaissance juste de Dieu⁵⁶, Calvin démontre que les hommes sont inexcusables. Leur condamnation tient au fait que Dieu se révèle à eux de manière externe par la nature et de manière interne par le sens de la divinité. Mais il est une autre lumière, qui appartient également à la révélation générale subjective : la conscience. Avec la semence de religion, elle fait partie des deux étincelles de lumière qui subsistent dans la nature déchue de l'homme.

Dans son commentaire sur l'évangile de Jean, Calvin explique :

Il y a deux principales parties de la lumière qui est encore de reste en la nature corrompue. Car naturellement tous les hommes ont quelque semence de religion en eux ; et puis, ils portent engravée en leurs consciences une différence entre le bien et le mal⁵⁷.

Notons que la conscience est naturellement présente chez tous les hommes, au même titre que le sens de la divinité. Dans le même commentaire, quelques versets plus loin, il ajoute :

[...] cette lumière a répandu de ses rayons généralement sur tout le genre humain, comme aussi il a été dit ci-dessus. En effet, nous savons que les hommes ont ceci de singulier par-dessus les

⁵⁶ *IRC*, I.vi.1.

⁵⁷ Jean Calvin, *Commentaire sur l'Evangile selon Saint Jean*, Genève, Imprimerie de P.A. Bonnant, 1835, p. 8.

autres animaux, qu'ils sont doués de raison et d'intelligence, et qu'ils portent la différence entre le bien et le mal engravée en leur conscience : il n'y a donc personne à qui ne parvienne quelque sentiment de cette lumière éternelle⁵⁸.

Cette conscience est donc présente chez tous les hommes, et c'est même une des caractéristiques qui les distinguent des animaux⁵⁹. Ces deux passages soulignent une fonction déterminante de la conscience : elle nous aide à distinguer le bien du mal⁶⁰.

Un discernement moral

La différence entre vice et vertu est donc « engravée » dans nos consciences. Nous retrouvons ici la marque d'une intervention de Dieu qui a doté l'homme d'une qualité qui, bien qu'étoffée et obscurcie par le péché, ne peut pas disparaître. Comme le sens de la divinité, cette capacité de juger est comme incrustée en l'homme. Calvin emploie le même argument d'universalité qu'il avait utilisé pour justifier la présence du sens de la divinité chez tous les hommes. Tous les hommes ont quelque forme de religion, avait-il dit, ce qui prouve bien qu'une semence de religion est présente en tous. Et en ce qui concerne les jugements moraux, dans son commentaire sur l'épître aux Romains, il argumente en des termes similaires :

Car il n'y eut jamais nation si barbare et éloignée de toute humilité, qui ne se soit rangée sous quelques formes de lois. Comme toutes les nations d'elles-mêmes s'adonnent à s'établir des lois, on voit donc clairement par là qu'il y a quelques conceptions

⁵⁸ Jean Calvin, *Commentaire sur l'Evangile selon Saint Jean*, Genève, Imprimerie de P.A. Bonnant, 1835, p. 11.

⁵⁹ Aussi dans *IRC*, II.II.12.

⁶⁰ Aussi dans *IRC*, II.VIII.1.

premières de justice et de droiture imprimées naturellement dans les esprits des hommes⁶¹.

Les lois, présentes dans toutes les nations, prouvent que Dieu a imprimé des notions de justice et de droiture dans les esprits des hommes. Plus loin, Calvin explique que les païens, qui n'ont pas la loi, « portent gravé en leurs cœurs un avis et un jugement par lequel ils discernent entre le tort et le droit, entre l'honnêteté et la vilenie »⁶². Mais Calvin de préciser :

De plus, il ne faut pas recueillir d'ici que les hommes aient une pleine connaissance de la Loi, mais seulement qu'il y a en leurs esprits quelques impressions de semence de justice, comme il apparaît en ce que tous les peuples, autant les uns que les autres, ordonnent quelque forme de religion, punissent par leurs lois l'adultère, le vol et le meurtre ; estiment et recommandent la fidélité et la loyauté dans les contrats, marchandises et autres affaires que les hommes ont les uns avec les autres⁶³.

La loi de Dieu inscrite dans les cœurs

Ainsi, les hommes ont dans leur conscience une « semence de justice » qui leur fait approuver ce qui est conforme à la volonté de Dieu et condamner ce qui y est contraire. Dans son commentaire sur la Genèse, Calvin se sert de ce sentiment de justice pour expliquer la réaction d'Abimélec face à la tromperie d'Abraham :

⁶¹ Jean Calvin, *Commentaires bibliques : Epître aux Romains*, Aix-en-Provence et Fontenay-sous-Bois, Kerygma et Farel, 1978, p. 55.

⁶² *Ibid.*, p. 56.

⁶³ *Ibid.*

En outre, nous recueillons des paroles d'Abimélec que toutes les nations ont eu ce sentiment imprimé dans le cœur, que la violation du saint mariage est un crime digne de la vengeance céleste, et qu'elles craignaient le jugement de Dieu⁶⁴.

A la suite de Paul dans le deuxième chapitre de sa lettre aux Romains, Calvin développe l'idée d'une loi inscrite dans le cœur des païens, une loi naturelle, à laquelle il consacre plusieurs paragraphes de son *Institution*⁶⁵. Pour lui, « les hommes ont donc quelque intelligence naturelle de la Loi, intelligence qui les enseigne et leur dit en eux-mêmes qu'une chose est bonne, et l'autre détestable »⁶⁶. Calvin définit cette loi naturelle ainsi :

elle est un sentiment de la conscience qui permet de discerner entre le bien et le mal de façon suffisante pour empêcher l'homme de s'abriter derrière son ignorance, étant condamné par son propre témoignage⁶⁷.

Mais quelle est cette loi naturelle, inscrite sur le cœur des païens ? Pour Calvin, cette loi naturelle intérieure ne diffère pas, dans son contenu, de la loi mosaïque⁶⁸. Nous en voyons le témoignage dans son commentaire sur le Psaume 119, dans lequel il dit que « la Loy escripte n'est autre chose, sinon un tesmoignage de la Loy de nature, par lequel Dieu nous réduit

⁶⁴ Jean Calvin, *Commentaires bibliques : Le livre de la Genèse*, Aix-en-Provence et Fontenay-sous-Bois, Kerygma et Farel, 1978, p. 388.

⁶⁵ J. Calvin, *IRC*, II.II.12-27.

⁶⁶ Jean Calvin, *Commentaires bibliques : Epître aux Romains*, Aix-en-Provence et Fontenay-sous-Bois, Kerygma et Farel, 1978, p. 57.

⁶⁷ *IRC*, II.II.22.

⁶⁸ Dowey voit en cela une marque de l'*accommodation dei* : « Dieu s'est accommodé à l'être humain en lui faisant connaître ses préceptes éternels sous des formes variées. La forme originale, selon Calvin, est la conscience. Les formes successives sont la loi mosaïque résumée dans le Décalogue, le commentaire prophétique sur la loi mosaïque, les enseignements éthiques de Jésus et des apôtres. Toutes ces formes ont exactement le même contenu : la volonté éternelle de Dieu pour l'homme. » Dowey, *op. cit.*, p. 61-62.

en mémoire les choses lesquelles sont dèsjà enracinées en nos cœurs »⁶⁹. Dans son chapitre de l'*Institution* sur la loi morale, Calvin associe également le contenu des deux tables de la loi à la loi naturelle :

Tout ce qu'il nous faut connaître des deux Tables de la Loi nous est en quelque sorte, enseigné par la loi intérieure dont nous avons dit, plus haut, qu'elle est écrite et quasi imprimée dans le cœur de chacun. Notre conscience ne nous laisse pas dormir d'un sommeil léthargique permanent ; elle nous parle et nous exhorte à rendre à Dieu ce que nous lui devons, elle nous montre la différence entre le bien et le mal et, ainsi, elle nous accuse lorsque nous n'accomplissons pas notre devoir. Cependant, l'être humain est dans un tel brouillard d'ignorance qu'il ne discerne qu'à grand-peine, par cette loi naturelle, quel service plaît à Dieu ; il est assurément très loin d'une droite connaissance de ce service. De plus, il est tellement enflé de fierté et d'ambition, il est si aveuglé par l'amour de lui-même qu'il est encore incapable de se regarder et de descendre en lui-même pour apprendre à s'humilier et à confesser sa misère. C'est pourquoi, étant donné l'insensibilité de notre esprit et notre arrogance, le Seigneur nous a donné sa Loi écrite pour éclairer ce qui est trop obscur dans la loi naturelle et, en secouant notre torpeur, pour toucher plus vivement notre esprit et notre mémoire⁷⁰.

Dans le dernier chapitre de l'*Institution*, à propos du gouvernement civil, Calvin réitère :

La loi de Dieu que nous appelons « morale » n'est rien d'autre qu'un témoignage de la loi naturelle et de la conscience que notre Seigneur a imprimée sur le cœur des êtres humains⁷¹.

⁶⁹ Jean Calvin, *Commentaires sur le livre des Pseaumes*, tome II, Paris, Librairie de Ch. Meyrueis et Cie, 1859, p. 404.

⁷⁰ *IRC*, II.viii.1.

⁷¹ *IRC*, IV.xx.16.

Un discernement cependant corrompu

Ainsi, la conscience permet aux hommes de connaître, bien que partiellement, la volonté de Dieu. C'est ce qui explique, comme nous l'avons vu, que des païens qui n'ont pas la loi ont une semence de justice qui leur permet d'approuver naturellement ce qui correspond à la volonté de Dieu⁷².

Cependant, le brouillard d'ignorance qui enveloppe l'être humain ne lui fait distinguer « qu'à grand-peine, par cette loi naturelle, quel service plaît à Dieu »⁷³. A cause de notre corruption, la loi naturelle est trop obscure et il est impossible de savoir avec justesse ce que Dieu veut. Tout comme le sens de la divinité, la conscience a été corrompue par le péché. De fait, elle est incapable de fonctionner correctement et ne permet pas à l'homme d'accéder à la lumière dont parle Jean dans le premier chapitre de son Evangile. Calvin développe :

[...] qu'il nous souvienne que la lumière de raison, laquelle Dieu avait mise dans les hommes, a été tellement obscurcie par le péché, qu'à grand-peine voit-on reluire quelques petites étincelles, tant sont épaisses les ténèbres, et même, tant est horrible l'ignorance et profond l'abîme des erreurs. Et encore, ces bien petites étincelles sont promptement éteuffées⁷⁴.

Dans le chapitre consacré aux effets de la chute sur l'homme, Calvin dresse le même constat :

La raison, qui permet à l'homme de discerner entre le bien et le mal comme aussi de comprendre et de juger, n'a pas pu être entièrement anéantie, mais elle est en partie affaiblie et en partie corrompue au point d'avoir triste apparence. [...] De même la

⁷² Pour aller plus loin sur la question de la loi naturelle chez Calvin, cf. *IRC*, II.II.12-27, S.J. Grabill, *op. cit.*, et C.S. Pryor, “God's Bridle : John Calvin's Application of Natural Law”, *Journal of Law and Religion*, n° 22, 2006, p. 225-254.

⁷³ *IRC*, II.VIII.1.

⁷⁴ Jean Calvin, *Commentaire sur l'Evangile selon Saint Jean*, Genève, Imprimerie de P.A. Bonnant, 1835, p. 11.

volonté, qui est partie intégrante de l'homme, n'a point entièrement disparu, mais elle est comme captive et garrottée par de navrantes convoitises et ne peut rien désirer de bon⁷⁵.

Le péché obscurcit et étouffe ces étincelles de lumière. La conscience ne remplit plus son rôle et, de même que la semence de religion devient superstition à cause du péché, « la conscience corrompt tout jugement, en sorte qu'elle confond le vice avec la vertu »⁷⁶. La conscience, dont le rôle est de faire distinguer entre bien et mal, ne fonctionne plus correctement, de sorte que le jugement des hommes s'en trouve grandement déréglé.

Même si, corrompue par le péché, la conscience n'a plus qu'une triste apparence, elle n'a pas entièrement disparu. Calvin développe deux fonctions principales que joue la conscience dans l'homme déchu.

Un sentiment de culpabilité

La première fonction de la conscience est d'agir comme un témoin qui nous accuse devant Dieu : elle nous accuse quand nous n'accomplissons pas notre devoir⁷⁷. En employant la métaphore du tribunal, Calvin présente la conscience comme un témoin à charge, et décrit ce sens intérieur par lequel nous sommes argués comme « le siège où Dieu exerce sa juridiction »⁷⁸. Dans son commentaire du Psaume 90, il dit que « la conscience des méchants est comme un bourreau qui ne les laisse point en repos »⁷⁹. Cette conscience nous convainc que

⁷⁵ *IRC*, II.II.13.

⁷⁶ Jean Calvin, *Commentaire sur l'Évangile selon Saint Jean*, Genève, Imprimerie de P.A. Bonnant, 1835, p. 8.

⁷⁷ *IRC*, II.VIII.1.

⁷⁸ Jean Calvin, *Commentaires bibliques : Le livre de la Genèse*, Aix-en-Provence et Fontenay-sous-Bois, Kerygma et Farel, 1978, p. 104.

⁷⁹ Jean Calvin, *Commentaires sur le livre des Psaumes*, tome II, Paris, Librairie de Ch. Meyrueis et Cie, 1859, p. 189.

nous méritons, à cause du péché, d'être rejetés par Dieu⁸⁰. Ce n'est que plus loin dans l'*Institution* que Calvin donne une définition de la conscience, qu'il nous paraît bon de citer dans son entier :

Pour résoudre ce problème, il importe, d'abord, de savoir ce qu'est la conscience ; le mot lui-même peut déjà nous éclairer un peu. De même que nous disons que les êtres humains savent ce que leur esprit a compris – d'où le mot « science » –, de même lorsqu'ils ont un sentiment du jugement de Dieu, qui est, pour eux, comme un second témoin qui n'accepte pas de cacher leurs fautes, mais qui les cite devant le tribunal du grand Juge et les y tient comme coincés : un tel sentiment est appelé « conscience ». Celle-ci est comme un intermédiaire entre Dieu et les hommes. Ceux qui ont ce témoin dans leur cœur ne peuvent pas effacer, en l'oubliant, la connaissance qu'ils ont du bien et du mal ; s'ils ont péché, ils en sont poursuivis jusqu'à ce qu'ils reconnaissent leur culpabilité. C'est ce qu'explique Paul quand il dit que « leur conscience rend témoignage » lorsque leurs pensées les accusent ou les absolvant face au jugement de Dieu (2.15). Une simple connaissance pourrait être étouffée. C'est pourquoi ce sentiment qui pousse l'homme face au jugement de Dieu est comme une sentinelle qui lui est donnée pour veiller et épier et pour mettre en évidence ce qu'il serait bien aise de cacher. D'où le proverbe ancien : La conscience est comme mille témoins. Pour la même raison, Pierre évoque le témoignage d'une bonne conscience lorsque le croyant, s'appuyant sur la grâce de Christ, se présente avec confiance devant la face de Dieu (1 Pierre 3.21). Et, dans l'épître aux Hébreux, l'apôtre, en disant que les croyants n'ont plus conscience de leurs péchés, indique qu'ils en sont délivrés et absous afin de ne plus être taraudés par les remords (Hébreux 10.2)⁸¹.

La conscience est donc comme un témoin dans le cœur des hommes, qui les accuse quand ils ont fait le mal ou qu'ils n'ont

⁸⁰ *IRC*, II.vi.1.

⁸¹ *IRC*, III.xix.15, aussi en IV.x.3.

pas fait le bien que Dieu, le grand Juge, leur demandait de faire. La conscience est un sentiment du jugement de Dieu qui devrait pousser les hommes à reconnaître leur culpabilité.

Sans excuse devant Dieu

Il s'ensuit que la deuxième fonction de la conscience, comme pour le sens de la divinité, est de rendre l'homme inexcusable. Il est vrai que tout ce qui reste de lumière en l'homme demeure étouffé et sans aucune efficace, nous explique Calvin. La raison naturelle ne conduira jamais les hommes à Christ. La capacité générale qui existe en l'homme de discerner entre le bien et le mal sert avant tout à ne pas lui permettre d'invoquer l'excuse d'ignorance⁸². Par sa conscience, l'homme ne peut donc pas diriger sa vie d'une manière qui plaît vraiment à Dieu, mais ce dernier lui a laissé juste ce qu'il faut de conscience pour le rendre inexcusable :

Car, bien que les entendements des hommes soient obscurcis de brouillards bien obscurs, tellement qu'ils s'aveuglent souvent, toutefois Dieu a voulu qu'il demeurât quelque différence entre ce qui est juste et injuste, afin que chacun porte en soi matière de quoi se condamner, et que tous soient inexcusables. Or si Dieu assigne même les incrédules devant son tribunal et ne les laisse point fuir leur juste condamnation, quelle horrible peine nous est préparée si nous nous efforçons d'effacer par notre malignité la connaissance que Dieu a gravée dans notre conscience⁸³

Pour résumer, nous pouvons dire que Dieu a implanté en l'homme une conscience qui lui permet de distinguer le bien du mal. Ce sens de la justice est gravé dans le cœur humain et agit comme une loi naturelle intérieure. Par ce sens, nous savons ce que Dieu veut et ce qu'il désapprouve. Mais à cause

⁸² *IRC*, II.II.24.

⁸³ Jean Calvin, *Commentaires bibliques : Le livre de la Genèse*, Aix-en-Provence et Fontenay-sous-Bois, Kerygma et Farel, 1978, p. 388.

du péché, la conscience corrompt tout jugement et confond vice et vertu. Mais parce qu'elle nous permet encore, bien que très faiblement, de savoir ce qui est bien et ce qui est mal, la conscience a deux fonctions principales : servir de témoin en nous accusant devant Dieu et nous rendre inexcusables.

3. Sens de la divinité et conscience considérés ensemble

A l'issue de ce bref exposé, nous pouvons établir les similitudes qui existent entre le sens de la divinité et la conscience.

La première similitude est que l'un et l'autre sont présents dans l'homme, de manière naturelle, parce qu'ils y sont implantés par Dieu. Ainsi, tout homme possède un sens de la divinité et une conscience. De fait, tout homme connaît Dieu dans le sens où nous l'avons exposé. Les deux remplissent également une fonction noétique : le sens de la divinité nous fait connaître qu'il y a un Dieu et la conscience nous fait connaître ce qu'il veut. Pour autant, le sens de la divinité et la conscience ne peuvent permettre à l'homme de connaître Dieu pour ce qu'il est⁸⁴.

En vertu de la grâce commune de Dieu et du désir pour chaque homme de chercher la vérité, Calvin affirme que la raison est suffisante pour apprêhender les principes moraux relatifs à l'ordre social, civil et économique⁸⁵. Mais à cause de son ignorance, la raison est insuffisante pour apprêhender les principes relatifs à la vraie foi, la vraie adoration et la justice de Dieu. Calvin est catégorique : « La faculté d'avoir une pure et claire connaissance de Dieu nous fait défaut par nature. »⁸⁶

⁸⁴ Paradoxe que Hermann Bauke qualifie de *complexio oppositorum*, dans T.A. Noble, *op. cit.*, p. 4.

⁸⁵ *IRC*, II.II.12, 24.

⁸⁶ *IRC*, I.v.14.

Ainsi, la raison humaine ne s'approche pas, ni ne progresse vers, ni même ne vise ce but qui est de connaître le vrai Dieu et ce qu'il veut envers nous. Elle ne peut pas essayer de s'en approcher ni aspirer à le faire⁸⁷.

La deuxième similitude tient dans le rôle que sens de la divinité et conscience jouent dans l'homme post-lapsaire. Les deux servent à condamner l'homme pour son incrédulité. Le défaut de cette faculté à connaître Dieu clairement est l'un de nos vices, dit Calvin. La clarté de la révélation de Dieu est suffisante pour nous ôter toute cause d'ingratitude et pour rendre inexcusable tout le genre humain⁸⁸. Le sens de la divinité nous rend inexcusables dans la mesure où les hommes qui ont une connaissance de Dieu déclarent ne pas le connaître ou bien adorent un dieu selon leur imagination. La conscience condamne l'homme de manière subjective : Calvin la considère comme le siège où Dieu établit son jugement. Aussi, la conscience accuse directement les hommes quand ils s'écartent de la loi que Dieu a imprimée dans leur cœur.

Après avoir souligné leurs points communs, il convient maintenant d'essayer d'établir comment s'articulent sens de la divinité et conscience.

Au milieu du chapitre dans lequel il traite le plus longuement et le plus clairement du sens de la divinité, Calvin prend pour exemple Caligula. L'empereur romain s'est évertué à mépriser Dieu. Si violent qu'il était, il a dépassé quiconque en frayeur et en angoisse extrême dès que quelques signes de la colère de Dieu se manifestaient. Pourquoi ? Parce que la majesté de Dieu suscitait l'épouvante dans sa conscience⁸⁹. Ainsi, la conscience vient renforcer le sens de la divinité. Calvin développe cette idée un peu plus loin. La conscience, prenant

⁸⁷ *IRC*, II.II.18.

⁸⁸ *IRC*, I.VI.1 ; cf. Jean Calvin, *Commentaires bibliques : Epître aux Romains*, Aix-en-Provence et Fontenay-sous-Bois, Kerygma et Farel, 1978, p. 38.

⁸⁹ *IRC*, I.III.2.

appui sur le sens de la divinité, fait éprouver à ceux qui ne se soucieraient de Dieu que par contrainte une crainte servile et imposée. Face à la majesté de Dieu, ils sont face à son jugement qu'ils ont en horreur et détestent, parce qu'ils ne peuvent pas y échapper. Calvin explique : « Comme ils ne peuvent éviter l'accablement que suscite en eux sa puissance et comme ils se sentent incapables de lui échapper, ils sont envahis par la crainte. »⁹⁰

Pour résumer, considérés ensemble, le sens de la divinité et la conscience partagent une même source, Dieu ; une même valeur noétique, le connaître ; et une même fonction pour l'homme post-lapsaire, le condamner. Les deux révèlent aussi leur insuffisance et la nécessité de l'Ecriture pour connaître qui est Dieu et en quoi consiste la vraie religion, qui se traduit par l'adoration et l'obéissance⁹¹.

4. Van Til et le « point de contact »

Depuis Calvin, ce *sensus*, ou sens de la divinité, a résonné de manière particulière dans l'histoire de la théologie, en ce qui concerne la question anthropologique, mais aussi dans l'apologétique réformée. Dans cette dernière partie nous proposons de résumer en quelques mots, puisqu'il nous faut être bref, ce que l'apologète réformé Cornelius Van Til a nommé le « point de contact ». Sans pouvoir développer sa méthode, nous voulons présenter les fondements de son approche apologetique, qu'il développe justement à partir de la notion de sens de la divinité.

La question initiale est la suivante : quel est le point de contact dans le cœur ou l'esprit du non-croyant sur lequel le

⁹⁰ *IRC*, I.IV.4 ; aussi I.I.3.

⁹¹ Calvin définit ainsi la vraie et pure religion : « Une foi conjointe à une vive crainte de Dieu, crainte pleine de révérence spontanée, accompagnée d'un service volontaire et conforme à la Loi de Dieu. » *IRC*, I.II.2.

croyant pourra appuyer son témoignage du christianisme ? Autrement dit, à quoi pouvons-nous nous accrocher dans notre apologétique et dans nos discussions avec les non-croyants ?

Certains estiment que ce point de contact se situe dans la raison humaine. Il s'agirait de trouver un « terrain commun » avec le non-croyant dans le domaine de la connaissance. Selon Van Til, c'est la démarche de l'apologétique catholique romaine et de l'apologétique évangélique (c'est-à-dire celle du protestantisme non calviniste). Une telle démarche, explique Van Til, est la conséquence naturelle de l'idée selon laquelle la dépravation de l'homme ne serait pas totale⁹².

Mais pour l'apologète réformé, cette solution est vouée à l'échec, car elle repose sur de mauvais présupposés. En effet, notre anthropologie définit notre épistémologie, qui définit à son tour notre apologétique. Et pour Van Til, une mauvaise anthropologie entraîne une épistémologie erronée, laquelle engendre à son tour une apologétique faussée. Pour retrouver une apologétique véritablement biblique, nous devons nous appuyer sur une théologie réformée de l'homme et du péché. A la suite de Calvin, Van Til avance qu'il nous faut connaître Dieu pour connaître le monde et se connaître soi-même. Nier cela, c'est concéder une certaine autonomie à l'homme et placer ce dernier comme point ultime de référence. Pour Van Til, attribuer à l'homme naturel la faculté de juger par sa raison ce qui est possible ou impossible, ou encore bien ou mal, c'est nier le « particularisme » que les auteurs réformés tenaient pour le sceau de la véritable théologie biblique : « Sans la lumière du christianisme, il est impossible pour l'homme d'avoir une vision correcte à propos de lui-même, du monde, ou encore d'avoir une vision vraie de Dieu. »⁹³

⁹² Cornelius Van Til, *Christian Apologetics*, sous dir. William Edgar, Philipsburg, P&R Publishing, 2008, p. 97.

⁹³ *Ibid.*, p. 92.

En théologie réformée, l'homme est totalement dépravé : toutes ses facultés sont corrompues par le péché. C'est ici que Van Til fait intervenir le sens de la divinité :

C'est à ce sens de la divinité, cette connaissance de Dieu, que tout homme possède mais qu'il cherche à supprimer, nous dit Paul (Rm 1.19-20), que nous devons faire appel dans notre apologétique chrétienne⁹⁴.

Plus loin il développe et illustre son propos :

Le point de contact de l'Evangile doit donc être recherché au sein de l'homme naturel. Au fond de lui, tout homme sait qu'il est la créature de Dieu et qu'il est responsable devant Dieu. Tout homme, au fond, sait qu'il a rompu l'alliance. Mais chaque homme agit et parle comme s'il n'en était rien. C'est le seul point qui ne supporte pas d'être mentionné en sa présence. Un homme peut avoir un cancer interne. Pourtant, c'est peut-être le seul point dont il ne veut pas qu'on parle en sa présence. Il admettra qu'il ne se sent pas bien. Il acceptera toutes sortes de médicaments tant qu'ils ne prétendent pas être donnés en réponse à un diagnostic de cancer. Est-ce qu'un bon médecin ira dans son sens ? Certainement pas. Il dira à son patient qu'il a une promesse de vie, mais une promesse de vie à une condition, celle d'une opération interne immédiate. Il en va de même pour le pécheur. Il est vivant, mais vivant en tant que briseur d'alliance. Mais il interprète toutes choses en partant de l'hypothèse que tel n'est pas le cas⁹⁵.

En évitant de s'adresser directement à ce que tout homme sait mais refuse de reconnaître (le *sensus*), on finit par accepter la légitimité de la vision que l'homme naturel possède de lui-même.

Le problème des arguments rationnels, c'est qu'ils presupposent qu'ils peuvent convaincre la raison humaine qui n'est

⁹⁴ *Ibid.*, p. 109.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 119-120.

pas renouvelée⁹⁶. Refuser d'attaquer le (faux) fondement sur lequel l'homme naturel fait reposer sa raison, c'est comme, dit Van Til, « couper la mauvaise herbe en surface mais ne pas la déraciner, de peur que les récoltes ne poussent pas »⁹⁷. Au contraire, l'apologétique réformée est assurée d'un point de contact dans le *sensus*. Etre humain, c'est être à l'image de Dieu et avoir, engravés en soi, le sens de la divinité et la conscience. Tout homme est donc déjà en contact avec la vérité, même s'il s'efforce en vain de la supprimer. Scott Oliphint explique les implications concrètes :

Parce que, comme nous l'avons vu et discuté, tous les hommes connaissent le vrai Dieu, chaque fois que nous parlons de ce Dieu aux autres, ce que nous disons – dans l'apologétique, dans la prédication, dans l'évangélisation – se « connecte » automatiquement avec ce qu'ils savent déjà⁹⁸.

William Edgar abonde : « Qu'il l'accepte complètement ou non, ou qu'il reçoive l'information correctement ou non, chacun est conscient de l'existence de Dieu simplement par le fait d'être humain. »⁹⁹ Et plus loin : « Ce point porte une implication importante pour l'apologétique : nous avons un point de contact assuré avec tous les êtres humains. »¹⁰⁰

Pour Oliphint, c'est une bonne nouvelle pour notre apologétique :

⁹⁶ Yannick Imbert détaille une des implications de cette épistémologie : « Pour le dire autrement, ce type d'argument, utilisé tel quel, suppose en fin de compte l'égalité d'une raison soumise à Christ et d'une raison humaine soumise à l'influence du péché en nous. » *Croire, expliquer, vivre*, Aix-en-Provence et Charols, Kerygma et Excelsis, 2014.

⁹⁷ Van Til, *Christian Apologetics*, p. 120.

⁹⁸ Scott Oliphint, *Covenantal Apologetics : Principles & Practice in Defense of Our Faith*, Wheaton, Crossway, 2013, p. 129. Dans ce livre, Oliphint illustre cela avec l'exemple du discours de Paul à l'Aréopage (chap. 3-4).

⁹⁹ William Edgar, *Le cœur a ses raisons : retrouver la persuasion chrétienne*, Trois-Rivières, Publications Chrétiennes, 2016, p. 62.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 65.

La bonne nouvelle pour une apologétique de l'alliance, la nouvelle qui comble véritablement le fossé entre ce que nous communiquons et ce que notre public prétend croire, c'est que, pour tout public, toute personne, Dieu a déjà et toujours été là, se révélant à la fois en eux et hors d'eux de telle sorte qu'ils le connaissent déjà, réellement et véritablement¹⁰¹.

Nous ne pouvons pas aller plus loin et détailler une méthode apologétique qui découle de la position de Van Til¹⁰², mais nous voulons souligner une dernière chose. La position de Van Til permet d'insister sur un des fondements de la foi réformée : l'autorité, la nécessité et la suffisance des Ecritures. Ce n'est pas la raison de l'homme qui lui permet de connaître Dieu et de comprendre le monde, c'est la Parole de Dieu.

Ainsi, ce dont l'homme a le plus besoin, et ce qu'il est en mesure d'entendre à cause du sens de la divinité, ce ne sont pas des arguments qui font appel à sa raison, mais la Parole de Dieu qui fait écho à la vérité qui se trouve en lui, quand bien même il essaie, par tous les moyens, de la supprimer.

Conclusion

Si nous suivons Calvin, la conscience gravée dans l'homme nous aide à comprendre pourquoi il est un être moral, capable de jugement, et le sens de la divinité imprimé dans l'homme explique pourquoi il est un être fondamentalement religieux, un adorateur. C'est là une réponse qu'on pourrait apporter à Bertrand Russell, cité dans l'introduction : l'homme a besoin de croire parce qu'il a, implanté en lui, un sens de la divinité qui le pousse à chercher ce qu'il est en dehors de lui-même. Parce qu'il a été créé par Dieu et pour Dieu, dans une alliance, l'homme est fait pour adorer.

¹⁰¹ Scott Oliphint, *Covenantal Apologetics*, p. 151.

¹⁰² A ce propos, cf. William Edgar, *Le cœur a ses raisons*, chap. 5 ; Yannick Imbert, *Croire, expliquer, vivre*, chap. 5-6.

Toujours d'après Calvin, même si l'homme se pose des questions, il se trouve dans une impasse. En lui habitent un sens de la divinité et un sens de la justice qui le poussent à être religieux et moral. Mais cette connaissance naturelle ne pourra jamais lui apporter ce qu'il recherche. Cela, Dieu seul peut le lui révéler dans les Ecritures, par la foi. Aussi, la faible connaissance qu'il possède l'accuse et le rend inexcusable. Ces deux sens implantés en l'homme donnent ainsi au peuple de Dieu un sentiment de nécessité et d'urgence dans l'annonce de l'Evangile.

Comprendre le rôle que jouent le sens de la divinité et la conscience dans l'homme déchu, c'est reconnaître que tout être humain cherche quelque chose qu'il ne peut atteindre sans l'annonce de l'Evangile et l'éclairage du Saint-Esprit. Plus qu'un constat, c'est un appel à proclamer l'Evangile, puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit¹⁰³, pour amener à l'obéissance de la foi toutes les nations¹⁰⁴.

¹⁰³ Rm 1.16.

¹⁰⁴ Rm 1.5 ; 16.26.

Heureux celui qui veille...

Apocalypse 16

Eric KAYAYAN

Pasteur français consacré dans les Eglises réformées en Afrique du Sud, chargé du ministère francophone Foi et Vie réformées

Voici, je viens comme un voleur. Heureux celui qui veille et garde ses vêtements, afin qu'il ne marche pas nu et qu'on ne voie pas sa honte ! (Ap 16.15)¹

L'Apocalypse : un résumé de toute la révélation

Le dernier livre de la Bible, le livre de l'Apocalypse, pourrait être décrit comme un résumé visionnaire et symbolique de toute la révélation de Dieu dans l'Ecriture sainte. Si nous l'abordons de cette manière, nous ne tomberons pas dans toutes sortes de pièges qui attendent ceux qui ne s'y intéressent que de manière sensationnelle, et ils sont nombreux ! Ici, c'est le cours entier de l'histoire de l'humanité qui se déroule devant les yeux des croyants, cours dirigé par la providence du Dieu tout-puissant, et présenté de manière synthétique à l'aide d'images et de symboles qui se réfèrent à des événements ou des personnes.

Résumé symbolique et visuel, qui a pour but de présenter au lecteur le combat spirituel constamment en cours

¹ Toutes les citations bibliques sont tirées de la Bible du Semeur.

dans la création de Dieu, sous la surface des événements quotidiens. Un des motifs principaux qui décrivent l'histoire humaine se trouve énoncé dans la promesse donnée à Eve, la mère de tous les vivants, au troisième chapitre du premier livre de la Bible, la Genèse : il s'agit du combat entre la femme et le serpent, l'ennemi de l'humanité, combat qui se termine par l'écrasement de la tête du serpent sous le pied de la femme. De la descendance de la femme naîtra en effet celui qui écrasera Satan. Le livre de l'Apocalypse s'occupe justement de ce motif et évoque le développement de ce combat à travers toute l'Ecriture, y compris la manière dont le serpent mord le talon de la femme, provoquant peine et souffrance.

On pourrait presque dire que l'ensemble de la révélation de Dieu dans la Bible se trouve concentré dans le livre de l'Apocalypse, le tout à la lumière de la situation particulière de celui qui l'a rédigé, et aussi de ses lecteurs immédiats. Il s'agissait des toutes premières communautés chrétiennes d'Asie Mineure, au début de l'ère chrétienne. Cette concentration, ce résumé, se voit bien dans les nombreuses citations de l'Ancien Testament, qui proviennent des livres de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, du Deutéronome, des livres historiques, des Psaumes, des livres prophétiques – Ezéchiel, Daniel, Joël et Zacharie en particulier.

Plus centrale encore dans le livre de l'Apocalypse se trouve la personne de Jésus-Christ, sa crucifixion et sa résurrection. Au chapitre 5, des milliers de milliers, des millions de millions d'anges chantent le cantique suivant :

Il est digne, l'Agneau qui fut égorgé, de recevoir la puissance, la richesse et la sagesse, la force et l'honneur et la gloire et la louange.

Le livre de l'Apocalypse doit donc toujours être lu et compris dans le contexte canonique plus large de l'Ecriture sainte. Sinon, on risque de n'y voir qu'un étrange appendice au Nouveau Testament, qui diffère de manière incompréhensible dans son style et son but du reste de celui-ci. Mais si nous lisons l'Apocalypse comme un puissant résumé de toute la révélation divine, nous ne pouvons qu'être émerveillés par le fait que ce livre a justement trouvé sa place à la toute fin du Nouveau Testament, alors que dans certains cercles chrétiens du début de l'Eglise on doutait qu'il ait sa place dans le canon de l'Ecriture. Mais qui d'autre que le Saint-Esprit aurait pu décider que ce livre soit inclus dans l'Ecriture ?

Le but du Saint-Esprit avec l'Apocalypse est donc d'affermir le peuple de Dieu, hier, aujourd'hui et demain, dans l'assurance que Jésus-Christ a bien détruit la puissance de Satan, qu'il a écrasé la tête du serpent de la Genèse. C'est aussi de l'ancrer dans l'espérance que le Roi des rois viendra bientôt en gloire. Ainsi il amènera une fin à l'histoire de rébellion contre Dieu qui caractérise la dispensation actuelle depuis le troisième chapitre de la Genèse.

Résumons-nous : l'Apocalypse annonce par excellence l'Evangile, ni plus, ni moins ! Ce résumé, cette concentration de l'ensemble de la révélation biblique – du canon, pourrait-on dire – apparaît clairement au chapitre 16 de l'Apocalypse. Je vous présenterai au fur et à mesure les passages de la Bible qui sont évoqués dans ce chapitre. Mais auparavant, lisons ensemble le début du chapitre 15, puis le chapitre 16. L'auteur poursuit sa narration des visions qu'il a reçues :

Puis je vis dans le ciel un autre signe grandiose, qui me remplit d'étonnement : sept anges portant sept fléaux, les sept derniers par lesquels se manifeste la colère de Dieu. Je vis

aussi comme une mer cristalline mêlée de feu. Ceux qui avaient vaincu la bête, son image et le nombre de son nom se tenaient sur la mer de cristal. S'accompagnant de harpes divines, ils chantaient le cantique de Moïse, le serviteur de Dieu, et le cantique de l'Agneau. [...]

J'entendis une voix forte venant du Temple dire aux sept anges : Allez et versez sur la terre les sept coupes de la colère divine !

Le premier s'en alla et versa sa coupe sur la terre. Un ulcère malin et douloureux frappa les hommes qui portaient la marque de la bête et adoraient son image.

Le deuxième ange versa sa coupe dans la mer : celle-ci devint comme le sang d'un mort, et tous les êtres vivants de la mer périrent !

Le troisième ange versa sa coupe sur les fleuves et les sources : les eaux se changèrent en sang. Alors j'entendis l'ange qui a autorité sur les eaux dire : « Tu es juste, toi qui es et qui étais, toi le Saint, d'avoir ainsi fait justice. Parce qu'ils ont versé le sang de ceux qui t'appartiennent et de tes prophètes, tu leur as aussi donné à boire du sang. Ils reçoivent ce qu'ils méritent. » Et j'entendis l'autel qui disait : « Oui, Seigneur, Dieu tout-puissant, tes arrêts sont conformes à la vérité et à la justice ! »

Le quatrième ange versa sa coupe sur le soleil. Il lui fut donné de brûler les hommes par son feu. Les hommes furent atteints de terribles brûlures, et ils insultèrent Dieu qui a autorité sur ces fléaux, mais ils refusèrent de changer et de lui rendre hommage.

Le cinquième ange versa sa coupe sur le trône de la bête. Alors de profondes ténèbres couvrirent tout son royaume, et les hommes se mordaient la langue de douleur. Sous le coup de leurs souffrances et de leurs ulcères, ils insultèrent le Dieu du ciel, et ils ne renoncèrent pas à leurs mauvaises actions.

Alors le sixième ange versa sa coupe dans le grand fleuve, l'Euphrate. Ses eaux tarirent, pour que soit préparée la voie aux rois venant de l'Orient. Je vis alors sortir de la gueule du dragon, de celle de la bête et de la bouche du faux-prophète, trois esprits impurs ressemblant à des grenouilles. Ce sont des esprits démoniaques qui accomplissent des signes miraculeux ; ils s'en vont trouver les rois du monde entier pour les rassembler pour le combat du grand jour du Dieu tout-puissant. Voici : je viens comme un voleur ! Heureux celui qui se tient éveillé et qui garde ses vêtements, afin de ne pas aller nu, en laissant apparaître sa honte aux yeux de tous ! Les esprits démoniaques rassembleront les rois dans le lieu appelé en hébreu Harmaguédon.

Le septième ange enfin versa sa coupe dans les airs. Une voix forte, venant du trône, sortit du Temple. « C'en est fait », dit-elle. Alors il y eut des éclairs, des voix et des coups de tonnerre, et un violent tremblement de terre ; on n'en avait jamais vu d'aussi terrible depuis que l'homme est sur la terre. La grande ville se disloqua en trois parties et les villes de tous les pays s'écroulèrent. Alors Dieu se souvint de la grande Babylone pour lui donner à boire la coupe pleine du vin de son ardente colère. Toutes les îles s'enfuirent et les montagnes disparurent. Des grêlons énormes, pesant près d'un quintal, s'abattirent du ciel sur les hommes ; et ceux-ci insultèrent Dieu à cause du fléau de la grêle, car il était absolument terrible.

Le juste jugement de Dieu sur une humanité corrompue

Le texte que nous venons de lire nous présente le juste jugement de Dieu sur une humanité corrompue. C'est un thème qu'on retrouve régulièrement dans le livre de l'Apocalypse : il est d'abord illustré par les sept sceaux, puis par

les sept trompettes. Cependant, alors qu'avec les sept trompettes la plaie qui les accompagne ne frappe qu'un tiers de l'humanité, ici c'est la totalité de la terre, de la mer, des rivières, qui est atteinte. La colère de Dieu envers une humanité corrompue atteint maintenant son aboutissement. Ce jugement doit être compris en rapport avec l'alliance divine, c'est-à-dire à la lumière de l'exigence divine d'obéissance vis-à-vis de ses prescriptions. L'étendue des plaies est si vaste qu'on pourrait remettre en question leur caractère juste. Pourtant, un ange proclame clairement, après que la troisième coupe a été versée :

Tu es juste, toi qui es et qui étais, toi le Saint, d'avoir ainsi fait justice. Parce qu'ils ont versé le sang de ceux qui t'appartiennent et de tes prophètes, tu leur as aussi donné à boire du sang. Ils reçoivent ce qu'ils méritent.

Ce à quoi répond un autre ange, depuis l'autel :

Oui, Seigneur, Dieu tout-puissant, tes arrêts sont conformes à la vérité et à la justice !

Nous avons là un principe de rétribution qui est fortement présent dans la conclusion de l'alliance avec Israël, dans l'Ancien Testament. L'obéissance à l'alliance conclue par Dieu et scellée par les signes spéciaux qu'il avait manifestés aux yeux de son peuple apportait la vie, tandis que la désobéissance apporterait le dépérissement, toutes sortes de maux physiques ou autres, auxquels le peuple révolté n'échapperait pas. Comme on le lit quelque part au Psaume 119 :

Eternel, tu es juste, et tes décrets sont équitables.

Le Seigneur est juste car en tant que Dieu souverain il appelle tous les humains à lui rendre compte de leur obéissance. En effet il ne les a pas laissés sans témoignage de sa

présence. Voyez-vous, il n'y a aucune différence entre le message de l'Apocalypse et ce que proclame l'apôtre Paul au premier chapitre de sa lettre aux Romains, et que je vous lis maintenant :

Du haut du ciel, Dieu manifeste sa colère contre les hommes qui ne l'honorent pas et ne respectent pas sa volonté. Ils étouffent ainsi malhonnêtement la vérité. En effet, ce qu'on peut connaître de Dieu est clair pour eux, Dieu lui-même leur ayant fait connaître. Car, depuis la création du monde, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité se voient dans ses œuvres quand on y réfléchit. Ils n'ont donc aucune excuse, car alors qu'ils connaissent Dieu, ils ont refusé de lui rendre l'honneur que l'on doit à Dieu et de lui exprimer leur reconnaissance. Ils se sont égarés dans des raisonnements absurdes et leur pensée dépourvue d'intelligence s'est trouvée obscurcie. Ils se prétendent intelligents mais ils sont devenus fous.

Tout comme le peuple d'Israël était placé devant une série de bénédictions ou de malédictions suivant son obéissance ou sa désobéissance aux prescriptions divines, ici c'est l'humanité tout entière qui est confrontée au choix décisif qu'elle aura fait : ceux qui portent la marque de la bête sur leur front sont frappés par un ulcère malin et dououreux, après que le premier ange a versé la coupe de la colère divine qui lui a été confiée. En revanche, ceux qui ont remporté la victoire sur la bête et son image ne seront pas touchés par le jugement divin. Comme nous l'avons lu au début du chapitre 15, Jean a eu la vision suivante :

Je vis aussi comme une mer cristalline mêlée de feu. Ceux qui ont vaincu la bête, son image et le nombre de son nom se tenaient sur la mer de cristal. S'accompagnant de harpes divines, ils chantaient le cantique de Moïse, le serviteur de Dieu, et le cantique de l'Agneau.

Ceux-là vont maintenant assister depuis la mer de cristal à l'exécution du jugement divin, mais les plaies ne les atteindront pas. Peut-être sont-ils morts en martyrs, mais rien ne peut plus les atteindre désormais. Jésus a dit un jour à ses disciples :

Mes chers amis, je vous le dis : ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, mais qui n'ont pas le pouvoir de faire davantage. Savez-vous qui vous devez craindre ? Je vais vous le dire : c'est celui qui, après la mort, a le pouvoir de vous jeter en enfer. Oui, je vous l'assure, c'est lui que vous devez craindre.

Pour bien comprendre le caractère lié à l'alliance du jugement de Dieu, il nous faut revenir à des textes de l'Ancien Testament comme Lévitique 26 ou bien encore Deutéronome 28. Ils placent le peuple devant une alternative claire : obéissance aux ordonnances et prescriptions de l'Eternel, ou bien désobéissance. Ainsi, en Deutéronome 28, on lit ceci :

Par contre, si vous n'obéissez pas à l'Eternel votre Dieu, si vous ne veillez pas à appliquer tous ses commandements et ses lois que je vous prescris aujourd'hui, voici quelles malédictions fondront sur vous [...] L'Eternel déchaînera contre vous la misère, le désordre et la ruine dans tout ce que vous entreprendrez et vous exécuterez, jusqu'à ce que vous soyez complètement détruits, et vous ne tarderez pas à disparaître, parce que vous m'aurez abandonné et que vous aurez commis de mauvaises actions [...] L'Eternel vous enverra une épidémie de peste qui finira par vous éliminer du pays dans lequel vous allez entrer pour en prendre possession. Il vous frappera de maladies qui vous feront dépérir : des fièvres et des inflammations de toute nature. Il frappera aussi vos champs par la sécheresse, la rouille et le charbon. [...] L'Eternel vous affligera d'ulcères, comme les Egyptiens, d'hémorroïdes, de gale et de pustules incurables. Il vous frappera de

folie, d'aveuglement et d'égarement d'esprit au point que vous tâtonnerez en plein jour comme des aveugles dans l'obscurité [...].

La mention des ulcères comme ceux des Egyptiens parle d'elle-même : l'Egypte représente le paganisme, l'idolâtrie d'un peuple qui, à travers son roi, entre en rébellion contre le plan de Dieu. L'Egypte est frappée par les dix plaies, avec lesquelles les sept plaies du chapitre 16 de l'Apocalypse peuvent être comparées : ulcères, ténèbres sur le royaume de la bête, eau changée en sang, grêlons énormes. Si donc Israël est frappé par les mêmes plaies que l'Egypte, cela veut dire qu'il ne peut pas compter automatiquement sur la protection de la bénédiction divine, quels que soient ses agissements. Et en vérité, le sang des prophètes et des croyants a été versé en Israël. Même le sang de l'Agneau pur et sans tache, le Messie de Dieu, sera répandu par Israël. Donc le jugement de Dieu atteindra le monde des incroyants, des païens, de la même manière qu'il atteindra Israël ou encore l'Eglise apostate, celle qui renie son Dieu. Le jugement divin est lié aux prescriptions de son alliance, il est universel, saint et juste. Et bien sûr, cela peut nous remplir d'effroi, nous faire trembler. Cependant, la réponse des croyants et celle du monde incroyant et rebelle ne peut jamais être la même.

La réponse du monde incroyant au jugement divin

La réponse du monde incroyant au jugement divin est vraiment étonnante. Relisons ensemble la réaction des hommes après que le quatrième ange a versé sa coupe :

Le quatrième ange versa sa coupe sur le soleil. Il lui fut donné de brûler les hommes par son feu. Les hommes furent atteints de terribles brûlures, et ils insultèrent Dieu qui a autorité sur ces fléaux ; mais ils refusèrent de changer et de lui rendre hommage.

Il en va de même après que la cinquième coupe a été versée sur le trône de la bête :

Alors de profondes ténèbres couvrirent tout son royaume, et les hommes se mordaient la langue de douleur. Sous le coup de leurs souffrances et de leurs ulcères, ils insultèrent le Dieu du ciel, et ils ne renoncèrent pas à leurs mauvaises actions.

Même chose à la toute fin du chapitre, alors que le paroxysme de la colère divine est atteint :

Alors Dieu se souvint de la grande Babylone pour lui donner à boire la coupe pleine de vin de son ardente colère. Toutes les îles s'enfuirent et les montagnes disparurent. Des grêlons énormes, pesant près d'un quintal, s'abattirent du ciel sur les hommes : et ceux-ci insultèrent Dieu à cause du fléau de la grêle, car il était absolument terrible.

Cet endurcissement est une réminiscence très claire de l'attitude du Pharaon au temps de la sortie d'Egypte par le peuple d'Israël, et des dix plaies qui ont frappé son pays. Voilà qui demeure une constante parmi les humains corrompus : sans une conversion radicale qui ne peut être provoquée que par l'Esprit de Dieu, l'homme s'endurcit dans son péché et doit en supporter les conséquences dévastatrices ; puis, comme si ça n'était pas suffisant, il accuse et blasphème Dieu à cause de tous ses malheurs. Un cercle vicieux qui démontre le pouvoir de Satan sur son esprit... Satan utilise des faux prophètes et des esprits impurs pour perpétuer ce cercle vicieux. Ils égarent l'humanité en lui

faisant croire que sa rébellion contre Dieu sera un jour victorieuse. C'est exactement ce que firent en leur temps les sorciers et les enchaniteurs du Pharaon, comme le relate le passage en question du livre de l'Exode. Ici, lisons-nous dans l'Apocalypse, ce sont des esprits démoniaques qui accomplissent des signes miraculeux ; ils s'en vont trouver les rois du monde entier pour les rassembler pour le combat du grand jour du Dieu tout-puissant. Et au verset 16 :

Les esprits démoniaques rassembleront les rois dans le lieu appelé en hébreu Harmaguédon.

Donc, par le biais d'esprits impurs, Satan rassemble une coalition internationale qui tente d'éliminer tout ce qui se soumet à Dieu. Le lieu de la bataille, Harmaguédon, se réfère sans doute à la ville de Méguido, une localité bien connue de la vallée de Jizréel, au nord de la Palestine, qui servit régulièrement de terrain d'affrontement aux grandes puissances régionales en conflit. C'est là, entre autres, que le roi Josias perdit la vie au cours d'une bataille livrée contre le pharaon égyptien Néco, en l'an 609 avant Jésus-Christ. Au cours de la Première Guerre mondiale, cette localité vit aussi se dérouler une grande bataille entre les forces britanniques et l'armée turque. Mais plus qu'une référence à un événement historique précis, il est ici question d'une tendance généralisée, une rébellion contre Dieu qui caractérise l'humanité depuis la révolte humaine décrite au chapitre 3 de la Genèse, lorsque l'homme crut au mensonge du tentateur qui lui susurrerait à l'oreille : « Désobéissez, révoltez-vous, et vous serez comme des dieux... » Le Psaume 2, dans l'Ancien Testament, l'exprime de la manière suivante :

Pourquoi tant d'effervescence parmi les nations ? Et pourquoi donc trament-elles tous ces complots inutiles ? Pourquoi les rois de la terre se sont-ils tous soulevés et les grands conspirent-ils contre Dieu et contre l'homme qui a reçu son onction ? Ils s'écrient ensemble : « Faisons sauter tous leurs liens et jetons au loin leurs chaînes ! »

Il est cependant de la plus haute importance de bien saisir que cette coalition, cette conspiration, ne se forme pas en dehors du contrôle divin, mais bien dans le cadre d'un plan plus large qu'il a établi, justement au moment où son jugement tombe sur une humanité corrompue. Le champ de bataille a été préparé par lui-même pour l'anéantissement de ses ennemis ! Et c'est certainement là où réside le seul espoir des croyants. Car être les spectateurs du jugement divin sur les nations, aujourd'hui comme hier au tout début de l'ère chrétienne, n'est pas une mince affaire, ni un spectacle réjouissant. Les croyants, ceux qui sont ancrés dans la Parole de Dieu, entendent chaque jour les mensonges du faux prophète et des trois esprits impurs dont nous parle le chapitre 16 de l'Apocalypse. On les entend tous les jours dans les médias, qui reflètent et propagent l'esprit du temps et ses mensonges. Les croyants sont eux aussi, à leur manière, exposés à la conspiration internationale des rois de la terre dans leur révolte insensée contre Dieu. Ils voient bien comment l'humanité est atteinte par des maux douloureux et des affections de toutes sortes. Ils observent comment la terre est brûlée par une chaleur croissante, comment les eaux deviennent de plus en plus polluées et comment la vie y devient tout à fait impossible. Y aura-t-il même suffisamment d'eau à boire pour les générations à venir sur la planète terre ? Ils entendent les blasphèmes prononcés quotidiennement contre Dieu ici

ou là, souvent grassement rétribués par leurs propres impôts. Qu'il est pénible pour les croyants de vivre au milieu d'une humanité soumise au jugement divin... Parfois, on se demande même si tel ou tel de nos amis ou tel membre de notre famille échappera à ce jugement, car il ou elle ne donne aucun signe d'être ancré en Jésus-Christ. On commence même à se demander si l'on y échappera soi-même, car on ressent dans sa propre vie les effets de toutes ces plaies. Nous ne vivons pas isolés du monde qui nous entoure, n'est-ce pas ?

Au milieu de la tempête : une béatitude pour les croyants

Mais c'est au milieu de la tempête et pour fortifier notre foi chancelante que l'Esprit de Dieu prononce une béatitude, une bénédiction entre la sixième et la septième coupe. Juste avant que les éléments du cosmos ne soient complètement ébranlés, nous entendons la voix du Seigneur Jésus-Christ :

Voici, je viens comme un voleur ! Heureux celui qui se tient éveillé et qui garde ses vêtements, afin de ne pas aller nu, en laissant apparaître sa honte aux yeux de tous !

Le jugement divin annonce la venue du Roi de la terre envoyé par Dieu et établi par lui. Et c'est là que réside notre espérance... Mais Christ reviendra de manière inattendue, comme un voleur.

Il l'a dit sans ambages à ses disciples, par exemple au chapitre 12 de l'évangile selon Luc :

Restez en tenue de travail. Gardez vos lampes allumées. Soyez comme des serviteurs qui attendent le retour de leur maître parti pour une noce. Dès qu'il arrive et qu'il frappe à

la porte, ils lui ouvrent. Heureux ces serviteurs que leur maître, en arrivant, trouvera en train de veiller ! Vraiment, je vous l'assure, c'est lui qui se mettra en tenue de travail, les fera assœoir à table et passera de l'un à l'autre pour les servir. Peu importe qu'il rentre à minuit ou vers trois heures du matin : Heureux ces serviteurs qu'il trouvera ainsi vigilants ! Vous le savez bien : si le maître de maison savait à quel moment le voleur va venir, il ne laisserait pas pénétrer dans sa maison. Vous aussi, tenez-vous prêts, car c'est à un moment que vous n'aurez pas imaginé que le Fils de l'homme viendra.

L'apôtre Paul fait écho à ces paroles de Jésus dans sa première lettre aux chrétiens de Thessalonique, au chapitre 5 :

Mais vous, mes frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres pour que le jour du Seigneur vous surprene comme un voleur. Car vous êtes tous enfants de la lumière, enfants du jour. Nous n'appartenons ni à la nuit ni aux ténèbres. Ne dormons donc pas comme le reste des hommes, mais restons vigilants et sobres.

Voilà pourquoi la bénédiction prononcée par Jésus-Christ, cette béatitude : « Heureux celui qui se tient éveillé et qui garde ses vêtements », est aussi un avertissement nous incitant à rester éveillés.

Garder ses vêtements, ceux accordés par le Christ lui-même, c'est persévérer dans la foi, quelles que soient les tribulations. C'est surtout résister à la séduction des faux prophètes, des esprits impurs qui égarent les nations et les entraînent à leur suite dans une coalition et une conjuration insensée contre Dieu et son Messie, Jésus-Christ. Les croyants garderont-ils leurs vêtements blancs, qui leur donneront accès au repas de noces célébré en l'honneur de l'époux lors de son retour ? Ou bien seront-ils peu à peu

absorbés dans ce large courant qui prétend rassembler l'humanité autour d'un but commun ? Prisonnier des mensonges proférés par les faux prophètes et les esprits impurs, ce courant se prétend dominateur et croit marcher sur le chemin de la victoire, alors qu'en fait il se dirige en fanfaronnant vers le champ de bataille préparé par Dieu lui-même pour sa destruction définitive... Les croyants démeureront-ils dans la sphère de l'alliance avec Dieu, celle à laquelle l'Ecriture les appelle, ou bien tomberont-ils dans toutes sortes de compromis pour apparaître acceptables aux yeux du monde hostile à Dieu ? L'Eglise restera-t-elle fidèle à la Parole de son Seigneur, ou bien se fardera-t-elle avec toutes sortes de maquillages en laissant tomber peu à peu ses habits sacrés pour plaire à une société qui se moque bien de son allégeance à Jésus-Christ ?

Heureux celui qui se tient éveillé et qui garde ses vêtements, afin de ne pas aller nu, en laissant apparaître sa honte aux yeux de tous !

Cette béatitude prononcée au verset 15 rend claire l'alternative : soit être déclaré heureux, bienheureux, soit être dépouillé de ses vêtements à sa propre honte devant Dieu, son Messie et ses anges. Ce sera la seule alternative lorsque le jugement de Dieu vis-à-vis de son Eglise interviendra...

Mais relisons ensemble la fin de ce chapitre 16 du livre de l'Apocalypse :

Le septième ange enfin versa sa coupe dans les airs. Une voix forte, venant du trône, sortit du Temple. « C'en est fait », dit-elle. Alors il y eut des éclairs, des voix et des coups de tonnerre, et un violent tremblement de terre ; on n'en avait jamais vu d'aussi terrible depuis que l'homme est sur la terre. La grande ville se disloqua en trois parties et les villes de tous les pays s'écroulèrent. Alors Dieu se souvint de la grande Babylone pour lui donner à boire la coupe pleine du vin de son

ardente colère. Toutes les îles s'enfuirent et les montagnes disparurent. Des grêlons énormes, pesant près d'un quintal, s'abattirent du ciel sur les hommes ; et ceux-ci insultèrent Dieu à cause du fléau de la grêle, car il était absolument terrible.

Le tremblement de terre qui accompagne le versement de la septième coupe de la colère divine ne peut cependant pas déstabiliser ceux qui ont pris au sérieux la prophétie de l'Apocalypse. Comme il nous est dit au début du chapitre 15, ceux-là se tiennent sur la mer cristalline mêlée de feu ; s'accompagnant de harpes divines, ils chantent le cantique de Moïse, le serviteur de Dieu, et le cantique de l'Agneau. Ce sont ceux qui ont vaincu la bête, son image et le nombre de son nom. Ils ne chancelleront pas car Dieu est pour eux un abri. Ici, le Psaume 46 nous revient en mémoire :

Dieu est pour nous un rempart, il est un refuge, un secours toujours offert lorsque survient la détresse. Aussi, nous ne craignons rien quand la terre est secouée, quand les montagnes s'effondrent, basculant au fond des mers, quand, grondants et bouillonnants, les flots des mers se soulèvent et ébranlent les montagnes.

En contraste, la chute de la grande puissance politique et économique humaine, répondant au nom symbolique de Babylone, est proche. Déjà au chapitre 14, cette chute a été prophétisée en ces termes :

Elle est tombée, la grande Babylone est tombée, celle qui a fait boire à toutes les nations le vin de sa furieuse prostitution.

Babylone, sans doute identifiée à la Rome païenne qui persécutait violemment les premiers chrétiens, se disloque en trois parties. Toutes les villes qui vivent de commerce avec elle, qui se sont prostituées avec elle dans ses cultes

païens et avant tout dans le culte d'elle-même qu'elle a imposé aux autres nations, toutes ces villes s'écroulent. Car elle les entraîne avec elle dans sa chute fatale. Et au moment de cette chute, les habitants de la terre, frappés du fléau terrible de la grêle, continuent pourtant à blasphémer le nom de Dieu...

La lecture du chapitre 16 de l'Apocalypse a bien de quoi nous faire méditer sur notre condition présente, sur le moment de l'histoire que nous vivons. Certes, les premiers lecteurs de ce livre, il y a presque vingt siècles, pouvaient eux aussi identifier les signes des temps qui leur étaient donnés dans ce livre prophétique. Il n'a cependant rien perdu de son actualité, car il nous présente des archétypes dont nous voyons chaque jour l'incarnation justement dans notre propre actualité : nations arrogantes détrônées de leur pouvoir oppresseur ; humanité rebelle s'assemblant dans de vaines coalitions ; blasphèmes proférés quotidiennement contre le Très-Haut ; plaies déversées sur des hommes et femmes qui refusent de se repentir et s'enfoncent toujours plus dans leur fange idolâtre ; mensonges démultipliés par le pouvoir tentaculaire de tant de médias qui déforment la vérité pour soutenir des causes injustes... Le message de l'Apocalypse, lui, est ancré dans l'éternité divine, et décrit parfaitement la condition humaine en attente du jugement dernier. Si nous pensons voir à notre époque, à juste titre d'ailleurs, une accumulation des signes des temps qui nous sont ici donnés, restons avant tout fermes dans l'espérance du retour de Jésus-Christ, qui est le point où se concentre tout ce message. Après tout – et c'est bien le signe de la toute-puissance du Père céleste qui ne se laisse dicter par personne ce qu'il doit faire – personne ne connaît ni le jour ni l'heure, si ce n'est lui-même.

Avant toutes choses, ce message nous appelle à rester vigilants. Certains s'efforcent de deviner toutes sortes de détails derrière les symboles et les images employés dans l'Apocalypse ; comme s'il y avait ici un code secret à dé-crypter qu'on pourrait déchiffrer à l'aide d'une sagacité hors du commun. Bien des livres de ce genre remplissent les rayons des librairies ou des bibliothèques. Le sensationnalisme est à la mode et alimente le marché du livre, procurant des recettes juteuses à ceux qui savent l'exploiter. Lire l'Apocalypse de Jean parce qu'on est en quête de sensationnalisme, c'est manquer complètement le but de ce livre avant tout prophétique : prophétique au sens où il appelle le peuple de Dieu à la fidélité renouvelée envers Jésus-Christ. Toute autre lecture ne servira qu'à condamner ceux qui s'y seront adonnés avec délectation mais sans aucun discernement spirituel. En voulez-vous la preuve ? Ecoutez donc le tout début du premier chapitre :

Apocalypse de Jésus-Christ. Cette révélation, il l'a confiée à Jésus-Christ pour qu'il montre à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt ; et Jésus-Christ, en envoyant son ange, l'a fait connaître à son serviteur Jean. En tant que témoin, celui-ci a annoncé la Parole de Dieu que Jésus-Christ lui a transmise par son propre témoignage : il a annoncé tout ce qu'il a vu. Heureux celui qui donne lecture des paroles de cette prophétie et ceux qui les entendent, et qui obéissent à ce qui est écrit dans ce livre, car le temps est proche.

Avez-vous noté l'utilisation de l'adjectif *heureux* ? Comme au chapitre 16, comme dans les Béatitudes : heureux, bienheureux... Dans le livre de l'Apocalypse cet adjectif est prononcé sept fois – chiffre symbolique de la perfection tout au long de la Bible. Au tout dernier chapitre, il apparaît deux fois. Je voudrais vous lire ces deux bénédictrices

en guise de conclusion. Le verset 7 du chapitre 22 fait écho au passage que je viens de lire :

Voici, dit Jésus, je viens bientôt ! Heureux celui qui garde les paroles prophétiques de ce livre.

Quant aux versets 12 à 15, ils nous présentent l'alternative décrite plus haut et à laquelle il convient de bien prendre garde :

Oui, dit Jésus, je viens bientôt. J'apporte avec moi mes récompenses pour rendre à chacun selon ce qu'il aura fait. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. Heureux ceux qui lavent leurs vêtements. Ils auront le droit de manger du fruit de l'arbre de vie et de franchir les portes de la ville. Mais dehors les hommes ignobles, ceux qui pratiquent la magie, les débauchés, les meurtriers, ceux qui adorent des idoles et tous ceux qui aiment et pratiquent le mensonge.

Amen !

Pallio divina

Quelques réflexions spirituelles sur le vêtement

Olivier BARRUCAND¹

« Allons faire du shopping ! » Voilà une phrase qui résonne souvent comme une bonne nouvelle pour la plupart des adolescentes, autant que l'annonce des grandes vacances, mais qui est souvent pour la plupart des adolescents une mauvaise nouvelle, autant que la visite annuelle chez le dentiste. « C'est une perte de temps ! » Oui, perdre son temps à flâner dans les rayons, à se perdre au milieu des tenues et des accessoires, à hésiter, à comparer, à essayer, à s'imaginer, perdre son temps à attendre qu'on se décide enfin, perdre son temps à être obligé de faire tous les magasins au cas où, comme si le premier choix venu dans le premier visité ne suffisait pas. Surtout, ne pas oublier son téléphone ! L'avoir près de soi

¹ Ancien étudiant de la Faculté Jean Calvin, Olivier Barrucand est le coordinateur du Groupe de recherche-action en apologétique culturelle (GRAAL) de l'association *imagoDei* (www.imagodei.fr). Inspirée par la déclaration de Lassanne, *imagoDei* – expression latine signifiant « image de Dieu » – a pour raison d'être de faire connaître la bonne nouvelle de Jésus-Christ au sein des sphères d'influence de la société. En proposant une apologétique culturelle, elle s'adresse aux personnes non chrétiennes qui façonnent notre monde. Le GRAAL vise à accomplir le travail nécessaire en vue d'équiper les chrétiens pour leur témoignage dans leur vie professionnelle et de comprendre les enjeux de leur secteur d'activité à la lumière de la Bible. Il travaille en partenariat avec quatre établissements d'enseignement : la Faculté Jean Calvin d'Aix-en-Provence, la Faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine, la HET-PRO en Suisse et la Faculté de théologie évangélique de Montréal. Il s'est donné cette année comme thème de recherche « Vêtement et identités » et présentera les résultats de son étude lors d'un colloque d'apologétique culturelle au mois d'octobre. Cet article en est un avant-goût.

pour pouvoir immédiatement faire des photos et les envoyer aux copines pour avoir leur avis en direct, ou pour leur montrer la dernière acquisition qui nous va si bien et qui va trop leur faire envie. L'avoir près de soi pour tromper l'ennui de l'attente en jouant, en regardant des vidéos, en écoutant de la musique, pour oublier un moment cette longue après-midi de shopping.

Alors le shopping ? Nécessité, addiction, plaisir, indifférence ? Cela dépend à qui vous demandez. Les avis sont différents et bien différents, et même si les années passent, les attitudes ne changent guère. Quand la discussion s'engage sur ce sujet avec des couples d'amis, il n'est pas rare d'entendre les soupirs de l'époux devant les demandes de l'épouse, de découvrir les stratégies d'esquive pour échapper à cette « corvée » que peut encore être le fait d'aller prendre son temps dans les magasins pour renouveler quelque peu une garde-robe et ne pas toujours « porter la même chose ». Mais l'épouse soupire aussi face à l'indifférence d'un époux qui manque de voir et d'apprécier le nouveau chemisier, le nouveau pantalon ; qui ne sait pas dire s'il est mieux de mettre du fuchsia plutôt que du parme, parce que de toute façon c'est du violet, non ?

Nous avons tous un rapport avec le vêtement qui peut rarement être qualifié de neutre et qui oscille entre un enthousiasme débordant et une totale indifférence. Joie parfaite dans le vêtement ou manque parfait d'intérêt, nous nous situons quelque part entre les deux. Mais là où nous risquons de nous retrouver, c'est sur la pensée de l'importance d'une méditation sur le vêtement ainsi que sur sa pertinence. Une méditation sur le vêtement ? Mais le vêtement est tellement nécessaire qu'il n'y a pas grand-chose de plus à en dire et qu'une telle méditation ne peut être qu'inutile, non ?

Pourtant nous devons aller un peu plus loin. Les Pères de l'Eglise ont développé une pratique spirituelle appelée la *lectio*

divina. Elle consiste à partir d'un texte de l'Ecriture lu pour prendre le temps de la méditation, de continuer dans un dialogue avec Dieu avant de conclure dans une écoute silencieuse de Dieu. Nous voulons proposer les points de départ d'une *pallio divina*², à savoir des éléments d'un caractère spirituel en rapport avec le vêtement à partir desquels nous pourrions continuer dans une réflexion et un dialogue avec Dieu pour enfin nous mettre à son écoute.

En effet, nous ne pouvons prétendre être sur un terrain spirituellement neutre quand il s'agit du vêtement. Que nous soyons enthousiastes ou que nous soyons indifférents, nous ne pouvons en aucun cas juger que ce n'ait aucune valeur spirituelle. Pourquoi ? Déjà parce que Dieu lui-même est le premier à apparaître comme vêtu dans l'Ecriture³ :

Mon âme, bénis l'Eternel ! Eternel, mon Dieu, tu es infiniment grand ! Tu es revêtu d'éclat et de magnificence ! Il s'enveloppe de lumière comme d'un manteau. (Ps 104.1-2)

Une grande partie du champ lexical du vêtement et de l'habillement se trouve dans ces deux simples phrases. Et nous pouvons dire que Dieu y apparaît comme revêtu de son caractère⁴. Cela donne donc un caractère « spirituel » au vêtement et à l'acte de se vêtir, et peut même laisser penser qu'il est possible de trouver des reflets du caractère divin ou des attributs divins quand nous considérons le vêtement. Ce sont justement ces reflets que nous proposons de prendre comme supports de réflexion. Nous allons maintenant en considérer quelques-uns.

² Pour donner une tournure latine à notre effort de méditation, nous empruntons au titre de l'ouvrage de Tertullien (160-225) *De Pallio* où il y prône l'abandon de la toge romaine au profit d'un autre vêtement, le pallium.

³ Bien sûr, Dieu est Esprit et ne possède pas de corps qui a besoin d'être revêtu. L'Ecriture utilise ici un langage qualifié d'*anthropomorphique*, où des caractéristiques humaines sont employées par analogie pour permettre de décrire Dieu.

⁴ Vern S. Poythress, *Theophany : A Biblical Theology of God's Appearing*, Crossway, 2018.

Le vêtement comme reflet de l'omniprésence et de l'éternité de Dieu

L'omniprésence est le terme qui désigne ce qui est présent en tous lieux et l'éternité ce qui est présent en tout temps. Il est quelques personnes pour tenir qu'il faut résister au vêtement jugé comme oppressif pour l'être humain, et qui choisiront de ne pas porter de vêtements pendant la période estivale. Mais ces mêmes individus ne pourront envisager de le faire en dehors des saisons propices en termes de températures et des zones géographiques où celles-ci restent aussi dans des valeurs raisonnables. De même, aucune civilisation n'a jamais vaqué en tous lieux et en tout temps en tenue d'Eve. Même les populations racines ont la plupart du temps porté un accessoire minimum destiné à cacher la nudité. Le vêtement est donc omniprésent dans la réalité de l'être humain.

Le récit biblique donne une origine au vêtement ici-bas (Gn 3,7, 21), mais nous avons vu que nous pouvons l'associer à une description que Dieu donne de lui-même, tel qu'il est de toute éternité. De plus, si l'éternité désigne ce qui est à venir au-delà de notre histoire, nous savons par le témoignage de la Parole que des hommes et des femmes de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue sont destinés à se tenir devant Dieu habillés de robes blanches (Ap 7,9). Il est donc possible de qualifier le vêtement comme étant une réalité éternelle.

Nous pouvons ainsi conclure que si le vêtement est une réalité qui nous concerne dans les limites finies que nous connaissons, au sein de l'espace et du temps, il possède aussi une universalité au-delà de l'espace et du temps. Reflets du divin à méditer...

Le vêtement comme reflet de la puissance de Dieu

La régularité de notre expérience, que nous le voulions ou non, est de nous revêtir. Et cela, nous pouvons même l'affirmer comme allant de la naissance suivie des langes à notre décès suivi du linceul ou du vêtement. Cette régularité s'impose à nous pour des besoins qui sont physiologiques. Le vêtement nous tient chaud et nous permet de réguler la température de notre corps. Il y a là une loi qui est et qui demeure, avant nous et après nous, et dont la force est telle qu'y déroger peut entraîner la mort par hypothermie. Mais l'inverse est aussi vrai quand le vêtement est porté pour servir à la ventilation du corps, avec un choix de couleurs à respecter, comme chez les Touaregs, pour maintenir sa température à 37 °C.

Ainsi nous voyons que le vêtement exerce une puissance sur nous, du début à la fin de notre vie, où que nous soyons. Nous n'avons pas d'autre choix que de le porter sans que nous ayons notre mot à dire. Nous pouvons parler, en puisant dans le vocabulaire théologique, d'une omnipotence du vêtement. Reflet du divin à méditer...

Le vêtement comme reflet du caractère personnel de Dieu

Sous le titre « L'habit fait-il le croyant ? », *Le monde des religions* a consacré son dossier du numéro de janvier-février 2020 au vêtement. Dans son éditorial, Virginie Larousse fait cette observation : « L'habit vient montrer à autrui, au premier regard et sans besoin d'aucune médiation, ce que vous souhaitez dire de vous. » C'est un premier caractère personnel du vêtement que peu de personnes remettront en cause. Le vêtement ne peut être dissocié de la personne qui le porte.

Derrière chaque vêtement se trouve aussi une personne qui en a fait l'esquisse, qui en a choisi la coupe, les matériaux, la couleur. Cela donne ainsi un caractère personnel au vêtement. Il ne peut être dissocié de la personne qui en a fait la conception. Le vêtement est choisi parce qu'il y a comme une communication de personne à personne qui s'établit entre l'habilleur et l'habillé. Si cela n'était pas, nous ne verrions pas les marques de prêt-à-porter multiplier les collaborations avec des stylistes ou des *people* renommés pour développer de nouvelles collections de vêtements.

Ainsi, que nous soyons habillés ou habilleurs, le vêtement reflète la personne que nous sommes ou avec laquelle nous avons des affinités, et nous rappelle que nous sommes des êtres personnels. Et cela nous renvoie au fait que nous sommes des créatures *imago Dei*, images d'un Dieu qui est personnel. Reflet du divin à méditer...

Le vêtement comme reflet de l'incompréhensibilité de Dieu

Bien des parents à certains stades de l'adolescence en viennent à ne plus comprendre la façon dont leurs enfants s'habillent... Nous allons laisser de côté la dimension pédagogique de cette incompréhensibilité pour prendre le terme dans son acception théologique. Le vêtement montre ce que nous souhaitons dire de nous, mais au milieu de cette connaissance que nous donnons de nous-mêmes, il reste tout de même des questions qui n'auront pas de réponse et resteront toujours ouvertes.

En effet, nous ne sommes pas forcément captifs au-delà d'un style, et nous pouvons librement en adopter plusieurs. Et même à l'intérieur d'un style possédant des règles bien établies, nous pouvons par un accessoire ou un détail choisir de nous singulariser et introduire une différence, un

inconnu. Nous n'avons pas non plus toujours la même allure, nous pouvons utiliser le vêtement pour cacher, pour recouvrir, pour masquer tout autant que pour suggérer, dévoiler, révéler. Ainsi le vêtement que nous portons ne dit pas toujours la même chose de nous, ne garde pas toujours le même sens au travers de tous les emplois que nous en faisons.

L'incompréhensibilité du vêtement peut de plus venir du fait qu'un habit, initialement porté pour marquer une certaine posture personnelle, peut avoir été simplement repris pour son symbole ou son style, perdant la signification de départ ou étant investi d'un sens différent. C'est ce que nous trouvons fréquemment dans une démarche d'absorption et de récupération de sous-cultures vestimentaires, où ce qui était initialement véhiculé par le vêtement se trouve être aseptisé, édulcoré et avalé, en étant vidé de sa substance. C'est le cas par exemple de la sous-culture hip-hop qui a donné des symboles repris par le *streetwear*. Ils sont portés maintenant non plus pour dire quelque chose de personnel, mais simplement pour être à la mode. Il faut donc comprendre que le vêtement puisse être porté sans qu'il n'y ait justement rien à comprendre du pourquoi il est porté...

L'incompréhensibilité dont nous pouvons être entourés par le vêtement est donc en mesure de nous faire penser à celle que nous connaissons face à Dieu et son être. Reflet du divin à méditer...

Le vêtement comme reflet de la bonté de Dieu

Par ses propriétés thermiques que nous avons déjà évoquées, le vêtement peut être qualifié de « bon » envers nous. Nous sommes ici avec une bonté qui est celle de la clémence, de la bienveillance du vêtement à notre égard. Mais il est possible d'aller aussi sur le terrain de la morale et de cette bonté qui est désignée comme la qualité à faire le bien.

Comment dire que le vêtement nous « fait du bien » sur le plan moral ? Nous proposons de voir cela en rapport avec les sentiments de la honte et de la pudeur. Si nous prenons l'histoire primordiale de l'être humain et du vêtement, nous voyons que la honte et la pudeur ont surgi de manière consécutives à la chute et qu'avec elles l'être humain a ressenti la nécessité de se couvrir. Se sentant exposé et vulnérable il s'est vêtu, il s'est caché. Sa solution a été provisoire et Dieu est intervenu pour en apporter une autre plus durable au travers d'un vêtement de peau.

Quand nous sommes au quotidien face à notre garde-robe et qu'il s'agit de choisir notre tenue du jour, nous le faisons toujours en ayant en vue la réaction prévisible de ceux que nous rencontrerons. Et nous avons le désir d'échapper à la honte et d'être en paix avec notre pudeur. Ainsi les vêtements que nous allons choisir vont venir nous rendre ce service et nous donner la possibilité d'être en contrôle de la forme de la présence que nous voulons avoir au milieu du monde qui nous entoure. Et si tout est bien choisi, notre tenue ne nous « jouera pas des tours » mais nous permettra effectivement d'être en contrôle de nous-mêmes.

Cette bonté du vêtement et ce caractère « fair-play » du vêtement sont une indication subtile de la bonté de Dieu. Reflet du divin à méditer...

Le vêtement comme reflet de la beauté de Dieu

Concernant la beauté du vêtement, nous sommes encore sur un double registre, à la fois plastique et moral. Pour le registre plastique, il nous suffit de prendre quelques-unes des réalisations de certains couturiers comme Dior, Cardin, Saint-Laurent, Lacroix... où nous contemplons la beauté de tenues qui viennent surajouter à la beauté physique des mannequins qui les portent.

Mais le vêtement est aussi beau d'un point de vue moral quand il permet à la personne de porter les vertus qu'elle souhaite incarner. Pour qui estime comme belles des qualités telles que la pudeur, la modestie, la simplicité, l'humilité, la douceur, le vêtement peut proposer coupes, matériaux et couleurs pour les exprimer. Cette beauté morale est réelle à plus forte raison parce que son contre-point l'est aussi. Dans l'histoire du costume certains vêtements ou accessoires ont été associés à la laideur morale ou aux vices, et certains créateurs ont joué avec ces éléments pour suggérer la violence, la contrainte ou l'excès.

Création seconde de l'être humain, le vêtement apporte donc dans la réalité une beauté plastique et morale (tout comme une laideur morale qui peut donc aller à son encontre) qui nous rappelle que la beauté de Dieu lui-même est reflétée dans ce qu'il a fait. Reflet du divin à méditer...

Le vêtement comme reflet de la justice de Dieu

La justice de Dieu est cet attribut dont nous retrouvons le reflet dans la loi morale et dans la justice de ses jugements. Les jugements de Dieu sont justes en ce que l'obéissance implique la récompense et son contraire la punition, et que nous en avons une information suffisante pour nous comporter en conséquence. Nous n'allons pas ici discuter du jugement moral à porter sur la tenue vestimentaire en rapport avec la pudeur mais plutôt chercher à savoir quel caractère juste nous pouvons donner au vêtement.

Nous avons dans nos sociétés des événements sociaux spécifiques et l'un en particulier peut nous donner de réfléchir à la justice du vêtement : la cérémonie du mariage. Une parabole de Jésus va nous donner de le comprendre, parabole qui ne « fonctionne » que si nous donnons cette dimension « légale » au vêtement. « Mon ami, comment es-tu entré ici

sans avoir un habit de noces ? » (Mt 22.12) Tout change et évolue dans notre société et le temps présent donne des possibilités multiples pour le mariage. Le costume n'est plus forcément de mise et selon la créativité et l'inspiration des mariés beaucoup de tenues voient le jour. Mais une « loi » demeure tout de même : celle d'assister à une cérémonie de mariage dans une tenue adéquate destinée à honorer les mariés. Les formes pourront varier selon les cultures, et il y aura même des modes dans ce domaine, mais personne ne viendra délibérément à un mariage en portant une tenue qui visera à offenser l'assistance, sauf à vouloir manquer de respect. Le vêtement vient « rendre justice » aux futurs époux et « justifie » celui qui le porte. Pour avoir manqué de cette « justice » vestimentaire, l'invité de la parabole se retrouve être chassé de la salle des noces.

Etre justifié alors que nous portons nos vêtements est aussi une pensée qui peut nous faire réfléchir à la justice à rendre vis-à-vis de ceux qui ont travaillé pour que notre vêtement soit, et vis-à-vis de la Terre qui a été sollicitée pour produire une part des ressources nécessaires. A l'époque de la *fast fashion* et des accusations de mode homicide et écocide, nous ne pouvons pas déclarer l'acte de se vêtir comme étant un acte indifférent dans le domaine de la justice et de la loi morale envers notre prochain et la création.

Le caractère juste que nous souhaitons enfin donner au vêtement réside dans le fait que le vêtement ne trompe pas. Dans sa justice, le vêtement rappelle sans cesse à l'être humain pourquoi il le porte, il lui donne un témoignage digne de foi de son véritable état spirituel. Ecouteons Calvin dans son sermon sur Deutéronome 22.5 : « Et de fait, si nous regardions bien quelle est l'origine des vêtements, nous ne serions pas si adonnés à pompes superflues, comme nous sommes. Car toutes fois et quand nous prenons chemises et robes, nous sommes admonestés, que notre Seigneur nous

commande de nous cacher, à cause que son image a été défigurée en nous, que nous devons penser au péché de notre père Adam, quand nous sommes vêtus. [...] Dieu nous déclare que cela nous est un signe de notre confusion. Car la nudité de soi n'eut point été vilaine, sans que l'image de Dieu ait été défigurée par notre corruption. »

Prenons-nous le soin de nous habiller « avec justice » ? Méditons-nous sur la justice de Dieu « quand nous prenons chemises et robes » ? Reflets du divin à méditer...

Le vêtement comme reflet du caractère trinitaire de Dieu

Est-ce que le vêtement reflète le caractère trinitaire de Dieu ? La création, qui est un acte de Dieu qui implique les trois personnes de la Trinité, décrit avec la métaphore du vêtement plusieurs réalités créationnelles. Dieu déclare à Job qu'il a fait de la nuée le vêtement de la mer et de l'obscurité ses langes (Jb 38.9). Lui parlant ensuite du crocodile, il évoque sa carapace comme étant le vêtement qui l'habille et qu'il lui défie de soulever (Jb 41.4). De la même manière, Dieu déclare avoir tissé les cieux comme un vêtement et un habit (Ps 102.26-27) et c'est aussi la terre qui est couverte de l'abîme comme d'un vêtement (Ps 104.6). Ainsi la Trinité a « revêtu » les éléments créés.

Nous savons aussi que c'est à l'issue d'une sorte de délibération au sein des personnes de la Trinité que l'être humain est créé, et nous pouvons penser que la manufacture divine du premier vêtement de ce même être humain suite à la chute a été elle aussi un acte trinitaire ou le fruit d'une délibération trinitaire. D'autant plus que celle-ci, par l'évocation indirecte du sacrifice d'un animal, annonce une œuvre de rédemption divine qui implique le sacrifice de la deuxième personne de la Trinité.

Nous pouvons donc difficilement envisager l'acte de se revêtir ou le vêtement sans être invités à considérer le Dieu trinitaire. Reflet du divin à méditer...

Conclusion

Nos vêtements sont donc taillés dans une étoffe de laine ou de coton, dans du synthétique, du lycra, du lin, mais aussi dans une étoffe spirituelle dont la trame est finalement plus épaisse que ce que nous aurions peut-être pensé au premier abord. L'apôtre Paul l'a écrit aux Corinthiens : « soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu » (1Co 10.31). Dans cet « autre chose » se loge toute notre garde-robe car il s'y reflète donc de façon subtile la gloire de Dieu au travers de ses attributs.

Une *pallio divina* est donc possible, qui peut s'exercer tous les jours quand nous enfilons robe, pantalon, jupe, chemise, gilet, maillot, sweat ou manteau.

1° - ABONNEMENTS FRANCE

Prix normal: 32 Euros; soutien: 42 Euros

Pasteurs et étudiants: 17 Euros

Etudiants en théologie: 14 Euros. Deux ans: 22 Euros

CCP MARSEILLE 02820745029/77

Éditions Kerygma/Revue réformée

IBAN : FR21 2004 1010 0802 8207 4S 029 77

BIC : PSSTFRPPMAR

PéIODICITÉ : 4 fois par an

Les abonnements partent du 1^{er} janvier

Prix du fascicule

9 Euros pour l'année et l'année précédente

5 Euros pour les années précédentes

+ frais d'envoi

2° - ABONNEMENTS DE L'ÉTRANGER

PAYS DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE

Tarifs français + 10 Euros

SUISSE

La Revue réformée, Amis Suisses de la Faculté Jean Calvin d'Aix-en-Provence, 1000 Lausanne
C.C.P.: 10-4488-4

Abonnement: 49 CHF; solidarité: 65 CHF

Pasteurs, étudiants et AVS: 30 CHF

AUTRES PAYS

- Règlement en Euros, sur une banque en France : tarifs français + 10 Euros
- Autre mode de règlement: tarifs français + 20 Euros

3° - INTERNET

La Revue réformée peut être consultée sur Internet

www.unpoissondansle.net/rr

Nouveau site : <http://larevueriformee.net>

N° 303 – 2022/3 – JUILLET 2022 – 4 FOIS / AN

ISSN 0035-3884 – Dépôt légal : JUILLET 2022

Numéro d'impression : 202203xx

Imp. IMEAF, 26160 La Bégude de Mazenc. Tél. 04 75 90 20 70.

Le directeur de la publication: Y. IMBERT. Commission paritaire N° 0722 G 81942.



SOLI DEO GLORIA